91.3
3531

Polon. XXXVII-122

Digitized by Google

J83604

# RELATIONS

DE

# L'EXPÉDITION DE SYRIE,

DE LA

# BATAILLE D'ABOUKIR,

ET

# DE LA REPRISE DU FORT DE CE NOM;

IMPRIMÉES SUR LES PIÈCES ORIGINALES
ET OFFICIELLES;

*et suivies des rapports officiels sur la même expédition, publiés par la Cour de Londres.*

A LONDRES.

1799.

# RELATIONS

## DE L'EXPÉDITION DE SYRIE,

## DE LA BATAILLE D'ABOUKIR,

## ET

## DE LA REPRISE DU FORT DE CE NOM.

### ARMÉE D'ORIENT.

Au quartier-général à Alexandrie, le 11 thermidor, an 7 de la République française (29 juillet 1799).

*Alexandre Berthier, général de division, chef de l'état-major-général de l'armée, au citoyen ministre de la guerre.*

Vous trouverez ci-joint, citoyen ministre, une relation de la campagne de Syrie, et de la mémorable bataille d'Aboukir.

La constance et le courage de nos braves multiplient nos bras. Nous avons la confiance que le gouvernement ne perd pas de vue cette armée.

*Signé* Alexandre BERTHIER.

### *Expédition de Syrie.*

Au quartier-général d'Alexandrie, le 11 thermidor, an 7 (29 juillet 1799).

La conduite politique et militaire de Bonaparte, depuis le débarquement de l'armée française en Egypte,

avait ponr but de porter un grand coup à l'Angleterre ; en même-temps qu'il ne négligeait aucuns moyens de convaincre la Porte du desir qu'avait la République française de conserver l'amitié qui subsistait entre ces deux puissances.

A la prise de Malte, un grand nombre d'esclaves turcs furent délivrés et renvoyés à Constantinople; depuis l'entrée en Égypte, le pavillon turc flottait avec le pavillon français. Les agens de la Porte étaient respectés.

Une caravelle turque se trouvait dans le port d'Alexandrie, ainsi que quelques bâtimens de commerce. Bonaparte assure le capitaine de l'amitié des Français. Un ordre du Grand-Seigneur arrive pour faire partir cette caravelle d'Alexandrie pour Constantinople. C'était l'époque où tous les bâtimens turcs quittent ordinairement l'Egypte. Bonaparte donne un préseut au capitaine de la caravelle, et le charge de porter à son bord le citoyen Beauchamps, muni de dépêches par lesquelles il assure la Porte du desir qu'avait la Nation française de conserver amitié avec elle. Il le chargeait de faire connaître ses sujets de mécontentement contre Ahmed Djezzar, pacha d'Acre, et que le châtiment qu'il méditait contre ce pacha, s'il continuait à se mal conduire, ne devait donner aucune inquiétude à l'empire ottoman.

Tels étaient les motifs de mécontentement contre Djezzar.

Ibrahim bey, avec environ mille mamelouks, avait fui vers Gaza, après l'affaire de Salchich. Djezzar l'avait accueilli.

Bonaparte avait encore prévu tout ce qui aurait pu alarmer la Porte; il avait dépêché par mer un officier à Djezzar; il était porteur d'une lettre dans laquelle il assurait que la République française desirait conserver amitié avec le Grand-Seigneur, et vivre en paix avec lui. Mais il exigeait qu'il éloignât Ibrahim bey et ses mamelouks, et qu'il leur refusât tout secours. Ahmed Djezzar (1) n'avait fait aucune réponse au procédé de Bonaparte; il avait renvoyé avec arrogance l'officier français; les Français étaient mis dans les fers, à Acre.

Non-seulement Djezzar avait continué à accueillir les mamelouks, il menaçait les frontières de l'Egypte par des dispositions hostiles.

L'armée ne recevait aucune nouvelle d'Europe, les ports de l'Egypte étaient bloqués; mais toutes les relations qui parvenaient par le pays, annonçaient que la politique astucieuse de l'Angleterre profitait de l'affaire d'Aboukir pour séduire la Porte et la

---

(1) Ahmed, surnommé Djezzar (qui veut dire *le Boucher*), opprobre de la nature, regardé comme un monstre de férocité, même parmi les plus barbares de l'Orient, qui a couvert son pays des témoignages d'une cruauté inouie jusqu'à lui. Il a fait écorcher plusieurs de ses femmes sous des prétextes frivoles; il fait ferrer les hommes qu'il veut châtier; il tranche lui-même la tête à ceux qui ont été ses confidens; il fait couper le nez, les oreilles, les mains, les pieds pour les plus légers soupçons; il fait murer vivant, jusqu'à la tête, les malheureux qui lui déplaisent; il favorise les vols et les avanies de ses officiers sur le peuple, pour les faire étrangler et s'emparer des biens qu'ils ont pris.

déterminer à une alliance offensive contre nous. La Russie paraissait également vouloir entraîner le Grand-Seigneur à son alliance, sous la spécieuse politique de se lier à ses intérêts, pour nous attaquer: union monstrueuse en politique! mais on devait s'attendre à tout de la part d'un gouvernement aussi barbare qu'il est ignorant et plongé dans l'anarchie.

Bonaparte jugea que si la Porte se déclarait pour nos ennemis, il y aurait une opération combinée contre l'Egypte, une attaque par la Syrie, et une attaque par mer; *il se décide.*

*Marcher en Syrie, châtier Djezzar, détruire les préparatifs d'une expédition contre l'Egypte, dans le cas où la Porte serait liée à nos ennemis; lui rendre la nomination du pacha de Syrie, si elle restait notre amie; revenir en Egypte battre l'expédition combinée par mer, expédition qui, d'après les probabilités de la saison, ne peut avoir lieu avant messidor.*

Bonaparte après avoir chassé Ibrahim bey en Syrie, était revenu au Caire; il avait envoyé le général Desaix avec sa division à la poursuite des restes de l'armée de Murat bey, qui se tenait dans la haute Egypte; il organise le gouvernement d'Egypte, en établissant un divan dans chaque province; il fait jouir le peuple d'un bonheur qu'il n'avait jamais connu, celui de se gouverner. Il fait fortifier Salchich, Belbeis, Alexandrie et Damiette, les branches du Nil et la bouche de Rosette, à Lesbé; il appaise la sédition du Caire (30 vendémiaire, 21 oct. 1798); il fait punir des coupables, pardonne

aux autres, et rétablit la confiance. Il ordonne un système de défense pour la ville du Caire, de manière à la garantir contre les Arabes, en même-temps qu'il se rend maître de cette ville si populeuse qu'il peut maîtriser avec un bataillon; il dispose les établissemens français de manière à être à l'abri de tout mouvement séditieux; il forme un système de guerre contre les hordes d'Arabes qui ont de tout temps désolé l'Egypte.

Il crée une nouvelle répartition des impôts; il porte l'économie dans la partie administrative de l'armée; il établit une compagnie de commerce; il charge le général Andréossy (général aussi distingué par les savans que par les militaires) de soumettre le lac Menzalé, les bouches Pélusiaques, et d'en faire la reconnaissance, tant sous le rapport des sciences que sous celui militaire (1).

---

(1) Le général Andréossy sonde, le 2 vendémiaire (23 sept.), les rades de Damiette, de Bougafié et du cap Bougan, ainsi que l'embouchure du Nil, pour déterminer les passes du Bogaze et la forme de la barre. Il part de Damiette le 11, à deux heures du matin, avec 200 hommes et 15 djermes conduites par des reys du Nil; trois de ces djermes sont armées d'un canon. Il passe le Bogaze à sept heures, longe la côte, prend position à trois heures après midi à la bouche de Bibeh, où il fait les mêmes opérations qu'à l'embouchure du Nil; le 12, il pénètre dans le lac jusqu'à cinq lieues. Les reys, intimidés par l'apparition d'environ 130 djermes chargées d'arabes embarqués à Matarié, le conduisent vers Menzalé et non vers Matarié, où il voulait se rendre. Tombé sous le vent, il est attaqué et poursuivi; mais il oblige l'ennemi, malgré son nombre,

Le général Andréossy, revenu de cette reconnaissance le 2 brumaire (23 oct.), repart avec le citoyen Bertholet pour reconnaître les lacs de Natron (1).

---

à se retirer avec perte. Il se rejette sur Damiette, et mouille devant Minié. A neuf heures du soir, dans la nuit du 14 au 15, il est attaqué avec plus de violence, mais non pas avec plus de succès.

Le 16, il se porte sur Menzalé, et le 17 sur les îles de Matarié; il mouille le 23 à l'île de Tourna; le 24, à celle de Tumis; le 25, à la bouche d'Anne-Farrège, et il arrive le 28 sur les ruines de Tinch, de Peruse, de Faronna; il part le 29, et se dirige sur le canal de Moës, où il pénètre; le 30, il visite Sau; le même jour relève Salchich, prend des renseignemens précis sur le canal de ce nom, et repart le même jour pour Menzalé et Damiette, où il arrive le 2 brumaire, après avoir terminé les reconnaissances, les sondes, la carte du lac, pour la construction de laquelle il avait fait mesurer à la chaîne le développement de la côte sur une étendue de plus de 45,000 toises.

(1) Le général Andréossy, accompagné du citoyen Bertholet, ayant 80 hommes d'infanterie, se rend du Caire à Terranné, d'où il part dans la nuit du 3 au 4; et après quatorze heures de marche, arrive aux lacs Natron, situés dans une vallée qui a plus de deux lieues de largeur, et dont la direction est de 44 d'ouest. Les lacs comprennent une étendue d'environ six lieues. Trois couvens Cophtes, dont un isolé, sont situés dans la vallée, vers le sommet de la pente opposée à Terrannée.

Le 4, il visite les lacs; le 6, il se rend au fleuve Sanseau, grande vallée encombrée de sables, adjacente à celle des Natrons, et dont le bassin a près de trois lieues d'un bord à l'autre. Il y trouve de grands corps d'arbres en-

Bonaparte avait formé un institut au Caire; il y établit une bibliothèque, fait construire un laboratoire de chimie, assigne des fonds à l'entretien de de ces établissemens, fait voyager les savans dans les parties où la position de l'armée donne sureté (1).

---

tièrement pétrifiés. Il va bivouaquer le même jour au quatrième couvent, qui est dans la direction de Wardam.

La vallée des lacs Natron a quelques sources abondantes de très-bonne eau. Le natron (*) y est d'une bonne qualité, et peut faire une branche de commerce très-importante. Le général Andréossy est de retour le 11 pluviose.

(1) Nouet et Mechain déterminent la latitude d'Alexandrie, celle du Caire, de Salchich, de Damiette, de Suez, etc.

Peyre et d'autres ingénieurs des ponts et chaussées sont chargés du nivellement du canal de Suez.

Lefebvre et Malus font la reconnaissance du canal de Moës.

Lefebvre et Bonchard accompagnent le général Andréossy dans la reconnaissance du lac Menzalé.

Peyre et Girard font le plan d'Alexandrie.

Lanorey fait la reconnaissance du canal d'Abou-Manège. Il est chargé de diriger les travaux du canal d'Alexandrie.

Geoffroi examine les animaux du lac Menzalé et les poissons du Nil.

Delille, les plantes qui se trouvent dans la basse Egypte.

Arnolet et Champy fils sont de l'expédition de la mer Rouge pour y faire des reconnaissances et en observer les minéraux. Ils vont à Cosseir.

Girard est chargé d'un travail sur tous les canaux de la haute Egypte.

(*) *Sel alkali fixe, formé par la nature, on l'emploie à faire du savon.*

Enfin, il prépare tout pour son expédition de Syrie; mais avant son départ, il voulait être maître de Suez, et faire lui-même la reconnaissance de ce point si important pour le commerce de l'Inde, résoudre le problème de l'existence du canal qui a dû joindre la mer Rouge à la Méditerranée, et sur lequel l'histoire, jusqu'à ce jour, n'a laissé que des doutes.

Pendant que l'on prépare l'expédition de Syrie, Bonaparte part pour Suez, le 2 nivôse (22 déc.) (1).

---

Denou voyage dans le Faymu et dans la haute Egypte pour en dessiner les monumens.

Dutertre dessine ceux d'Alexandrie et du Caire.

Conté monte un atelier de mécanique, fait des moulins à vent, et plusieurs objets nouveaux pour l'Egypte.

Beauchamps et Nouet dressent un almanach contenant cinq calendriers, celui de la République, des églises romaine, grecque, cophte et musulmane.

Savigny fait une collection d'insectes du désert et de la Syrie.

Costaz rédige un journal.

Fourrier, secrétaire de l'institut, est commissaire français près du divan.

On ne parle pas des citoyens Monge et Bertholet: ils sont par-tout, s'occupent de tout, et sont les premiers moteurs de tout ce qui doit propager les sciences.

(1) Bonaparte, accompagné d'une partie de son état-major, des membres de l'institut Monge et Bertholet, et Costaz, et du citoyen Bourrienne, escorté d'un corps de cavalerie, part du Caire, le 4 nivose, campe à Birket-el-Hadji ou lac des Pélerins.

Le 5, il bivouaque à dix lieues dans le désert;

Le 6, il arrive à Suez;

Il s'était fait précéder du général Bon, qui, avec 1,500 hommes et deux pièces de canon, avait tra-

---

Le 7, il reconnaît la côte et la ville; il ordonne les ouvrages pour sa défense;

Le 8, il passe la mer Rouge au gué, près de Suez, qui est praticable à la basse marée; il se rend aux fontaines de Moïse, situées à deux lieues et demie de Suez, en Asie. Cinq sources forment ces fontaines, qui bouillonnent au sommet de petits monticules de sable. L'eau en est douce, un peu saumâtre; on y trouve les vestiges d'un petit aqueduc moderne, qui conduisait l'eau à des citernes sur le bord de la mer, d'où elle était prise pour le service des vaisseaux. Ces fontaines sont à trois quarts de lieue de la mer.

Le soir, il rentre à Suez, mais la mer était haute; il remonte la pointe de la mer Rouge; le guide le perd dans les marais d'où il ne sort qu'avec peine, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. *Ce guide devait être un des descendans de celui qui conduisit Pharaon.*

Suez annonce, par ses magasins, avoir été l'entrepôt d'un commerce considérable. Il n'y a que des barques qui puissent arriver au port; mais une pointe de sable qui s'avance d'une lieue dans la mer, qui est découverte à marée basse, et auprès de laquelle des frégates peuvent mouiller, offre la possibilité d'y construire une batterie qui protégerait le mouillage et défendrait la rade.

Les Arabes de Top viennent demander l'amitié des Français.

Bonaparte encourage le commerce, en établissant une douane où les droits sont au-dessous de ceux établis lors de l'arrivée des Français; il rassure le commerce contre les avanies ordinaires des mamelouks ou des pachas.

Il y a lieu de croire que Suez reprendra plus de splen-

versé le désert et pris possession de Suez, le 17 frimaire (7 déc.)

Bonaparte, étant à Suez, apprend que Djezzar venait d'être nommé pacha de Damas et d'Egypte, qu'il réunissait des troupes; que déjà un corps s'approchait du port d'El-Arisch, situé à une journée à l'entrée du désert.

Il envoie l'ordre au général Regnier, qui était à Salchich avec sa division, de faire partir le général Lagrange avec la 9e. demi-brigade, deux pièces d'artillerie, pour s'emparer de Cathich, et y faire construire un fort. Ce général arrive le 17 ventôse,

---

deur qu'il n'en a jamais eue, vu les dispositions faites pour le protéger, et notamment pour le transport de Suez, au Caire et à Belbeis, par des caravanes organisées.

Pendant notre séjour, il arriva quatre bâtimens de Djedda.

Le 10, Bonaparte part de Suez, côtoyant la mer Rouge au nord; il trouve à deux lieues et demie de Suez les restes de l'entrée du canal de Suez; il le suit pendant quatre lieues. Le même jour il couche au fort d'Adgéroud; le 11, à dix lieues dans le désert; le 12, à Belbeis.

Le 14, il se porte dans l'oasis d'Honareb, où l'on retrouve les vestiges du canal de Suez, à son entrée sur les terres cultivées et arrosées de l'Egypte: il le suit l'espace de plusieurs lieues, et ordonne que le citoyen Peyre, ingénieur, se rende à Suez et en reparte avec une escorte suffisante, pour lever géométriquement et niveler tout le cours du canal: opération qui résoudra le problême de l'existence d'un des plus grands et plus utiles travaux du monde.

s'y fortifie : le même jour Bonaparte arrivait au Caire, où il active tout pour son expédition en Syrie.

L'armée pour l'expédition de Syrie est composée de la division du général Kléber ayant à ses ordres.

Les généraux Verdier et Junot,

La 2e. demi-brigade d'infanterie légère,

Deux bataillons de la 25e. de ligne,

Deux bataillons de la 75e. *idem.*

La division du général Regnier, ayant à ses ordres,

Le général de brigade Lagrange,

La 9e. demi-brigade de ligne,

La 85e. *idem.*

La division du général Bon, ayant à ses ordres,

Les généraux de brigade Rampon et Vial,

Le premier bataillon de la 4e. légère,

Le premier et le deuxième bataillon de la 18e. de ligne,

Le premier et le 2e. bataillon de la 32e. *idem.*

La division du général Lannes, ayant à ses ordres,

Les généraux Veaux et Robin,

Le premier et le 2e. bataillon de la 22e. légère,

Le premier et le 2e. bataillon de la 13e. de ligne,

Le premier et le 2e. bataillon de la 69e. *idem.*

900 hommes de cavalerie des différens régimens, commandés par le général Murat.

Le général Dommartin, commandant l'artillerie.

Le général Caffarelli, commandant le génie.

Le parc est composé de quatre pièces de 12, trois de 8, cinq obusiers, trois mortiers de 5 pouces.

On attache, indépendamment, à chacune des quatre divisions, deux pièces de 8, 2 obusiers de 6 pouces, deux pièces de 3.

Aux guides à cheval, quatre pièces de 8, deux obusiers de 6 pouces.

A la cavalerie, quatre pièces de 4.

*Force active de l'armée destinée à l'expédition de Syrie.*

| | |
|---|---|
| Division Kléber . . . . . | 2,349 hommes. |
| *Idem.* Bon . . . . . | 2,449 |
| *Idem.* Lannes . . . . . | 2,924 |
| *Idem.* Regnier . . . . . | 2,160 |
| Cavalerie . . . . . | 800 |
| Génie . . . . . | 340 |
| Artillerie . . . . . | 1,385 |
| Guides à pied et à cheval . . | 400 |
| Dromadaires . . . . . | 88 |
| | 12,945 hommes. |

La 19e. demi-brigade, les 3es. bataillons des demi-brigades de l'expédition de Syrie, la légion nautique, les dépôts des corps de cavalerie, la légion maltaise, sont répartis pour les garnisons d'Alexandrie, de Damiette, du Caire, et pour former des colonnes mobiles, destinées à contenir les provinces de la Basse-Egypte dans l'obéissance, et à les protéger contre les Arabes. Le général Desaix, comme on l'a dit, occupait, avec sa division, la Haute-Egypte. (Voyez la relation de l'expédition de la Haute-Egypte.)

Le commandement de la province du Caire est confié au général Dugua; les autres sont entre les mains des généraux Beillard, Lanusse, Zayonschek, Fugières, Leclerc et de l'adjudant-général Almey-

rus. Le cit. Poussielgue, administrateur général des finances, reste au Caire. Le payeur général de l'armée, Estève, jeune homme distingué, suit l'expédition.

Le commandement d'Alexandrie était très-important; le général en chef crut devoir le confier à un officier actif, qui réunît les connaissances de l'artillerie à celles du génie et des autres parties militaires. Cette place, par l'éloignement du général en chef, devenait presque indépendante sous les rapports militaires et d'administration; ce commandement était d'autant plus important que les Anglais étaient en présence, et qu'en même-temps des symptômes de peste commençaient à se manifester. Le général de brigade Marmont est chargé de ce commandement.

Bonaparte ordonne à l'adjudant-général Almeyrus, auquel il confie le commandement de Damiette, d'y activer les travaux des fortifications. Il lui ordonne de faire embarquer des vivres et des munitions pour l'armée de Syrie, en profitant de la navigation du lac Menzalé et du port de Tinch, d'où l'on devait les transporter dans les magasins établis à Cathich, situé à cinq heures de marche.

Il ordonne qu'on embarque de l'artillerie de siège à Alexandrie: l'audace et l'opiniâtreté conduisent souvent à la victoire: Bonaparte crut devoir braver la croisière anglaise: ces bâtimens sortent.

Il y avait des frégates à Alexandrie; Bonaparte ordonne au contre-amiral Perrée d'appareiller de nuit avec la *Junon*, la *Courageuse* et l'*Alceste*, de croiser devant Jaffa, et de se mettre en com-

munication avec l'armée. Il calcule qu'il doit arriver à une époque qu'il détermine. Il fallait risquer ces moyens pour transporter quelques pièces de siège, dans le cas où la place d'Acre opposerait une résistance opiniâtre; d'ailleurs, on ne connaissait pas la force de cette place, les difficultés du désert ne permettaient pas de transporter des pièces de siège par terre.

Des mesures promptes et extraordinaires sont prises au Caire pour réunir le nombre de chameaux et mulets nécessaires au transport de tout ce qui tient au passage d'une armée dans le désert; parc d'artillerie, vivres, munitions, eau.

Des chaloupes canonnières avaient été faites à Boulac et conduites à Damiette pour se rendre maître de la navigation du lac Menzalé.

Le général Kléber reçoit l'ordre de s'embarquer et de partir de Damiette avec sa division, pour se rendre à Tinch par le lac de Menzalé, et de-là à Cathich, où il a l'ordre d'arriver le 16 pluviôse.

*Du 16 pluviôse.* (4 fév.) Le général Regnier, parti de Belbeis avec son état-major le 4 pluviôse, pour se rendre à Salchich, en était reparti le 14, pour être le 16 du même mois à Cathich, où il a rejoint son avant-garde; il en part le 18, et arrive devant El-Arisch le 21 pluviôse

Environ 2000 hommes de troupes du pacha d'Acre occupaient El-Arisch et le fort.

*Affaire d'El-Arisch, le 20 pluviôse.* (9 fév.)

Le général Lagrange, avec deux bataillons de la 15ème, un bataillon de la 75ème, et deux pièces de canon, forme l'avant-garde du général Regnier.

*Le 20 pluviôse*, en approchant des fontaines de Messoudiat, il aperçoit un parti de mamelouks, qui sont chassés par ses tirailleurs ; Il arrive le soir au bois de Palmiers, près de la mer, en avant d'El-Arisch ; le 21, il marche avec sa colonne sur la gauche du village d'El-Arisch, tandis que le généra Regnier se dirigeait sur la droite.

*Le 21 pluviôse.* Le général Lagrange se porte rapidement sur les montagues de sables qui dominent El-Arisch ; il y prend position et y place son artillerie.

Le général Regnier fait battre la charge ; a'ors l'avant-garde se précipite de droite et de gauche sur le village qu'il attaquait de front.

L'ennemi occupait le village, situé en amphithéâtre, bâti en maisons de pierres crénelées, et soutenu du fort.

Malgré la résistance la plus opiniâtre, et le feu le plus vif, le village est enlevé à la baïonnette ; l'ennemi se renferme dans le fort, mais si précipitamment, qu'il barricade les portes en abandonnant environ 200 hommes, qui sont tués ou faits prisonniers.

Le géneral Regnier forme le soir même le blocus du fort d'El-Arisch ; en même-temps il aperçoit un renfort de cavalerie et d'infanterie ennemie, escortant un convoi destiné à l'approvisionnement d'El-

Arisch. Ces renforts s'augmentent successivement jusqu'au 25, où l'ennemi, devenu audacieux par sa supériorité en cavalerie, vient camper à une demi-lieue d'El-Arisch, sur un plateau couvert d'un ravin très-escarpé, et où il se regardait comme inexpugnable.

Le général Kléber arrive avec quelques troupes de sa division. Le général Regnier lui fait part d'un projet qu'il avait de surprendre l'ennemi dans son camp pendant la nuit; ce que le général Kléber approuve.

Dans la nuit du 26 au 27, une partie de la division Regnier tourne le ravin qui couvrait le camp des mamelouks, tombe dessus, tue ou prend tout ce qui ne peut fuir, et s'empare de beaucoup de chevaux, chameaux, de provisions de bouche et de guerre, et de tous les équipages: deux beys et quelques kyachefs sont tués sur le champ de bataille.

Le général en chef était parti du Caire avec son état-major le 22 pluviôse, pour coucher à Belbeis, le 23 à Cored, le 24 à Selchich, le 25 à Cantara dans le désert, le 26 à Caihich, le 27 au puits de Bir-El-Apt, le 28 au puits de Messoudiat, le 29 à El-Arisch, où se réunissent en même-temps le parc de l'expédition, la division Bon et celle du général Lannes.

Le général Regnier (*) avait fait tirer quelques coups

(1) Bonaparte avait reçu, le 21, un exprès d'Alexandrie, qui lui annonçait que le 15 la croisière anglaise,

coups de canon contre le fort, et avait fait commencer des boyaux d'approche; mais n'ayant pas assez de munitions pour battre en brèche, il avait fait sommer le commandant du fort, et resserré le blocus: il avait aussi fait pousser une mine sous une des tours; elle avait été éventée par l'ennemi.

L'armée prend position devant El-Arisch le 30: Bonaparte fait canonner une des tours du château; la brèche commencée, il somme la place de se rendre.

La garnison était composée d'Arnautes, de Maugrabins, tous barbares sans chefs, ne connaissant aucun des principes de la guerre reconnus des nations policées. Ils répondent qu'ils veulent bien sortir du fort avec leurs armes et bagages, pour se rendre à Acre.

Bonaparte voulait épargner le sang du soldat; il diffère l'assaut. Enfin, le 2 ventôse (20 fév.) la garnison, forte de 1600 hommes, se rend sous la condition d'aller à Baydat par le désert: une partie des Maugrabins prend du service dans l'armée française.

---

renforcée de quelques bâtimens, bombardait le port et la ville. Il juge que ce bombardement ne peut avoir d'autre but que d'arrêter son expédition de Syrie, dont le mouvement commencé avait déjà alarmé et les Anglais et le pacha d'Acre; il continue donc sa marche le 22.

Les Anglais ayant manqué leur but, suivent le mouvement de l'armée, et se portent devant Acre, après avoir jeté beaucoup de bombes, qui n'ont eu d'autre effet que de couler deux bâtimens de transport.

Nous trouvons dans le fort environ 250 chevaux, deux pièces d'artillerie démontées, et des vivres pour plusieurs jours. Le 3, on fait partir pour le Caire les drapeaux et les mamelouks prisonniers.

Le général Kléber, avec sa division et la cavalerie, était parti d'El-Arisch; le 4, il devait se porter sur Kan-Iounesse.

Le quartier-général part d'El-Arisch le 5, et arrive sur les hauteurs de Kan-Iounesse sans avoir de nouvelles de la division Kléber. Le général en chef pousse quelques hommes de son escorte dans le village, où les Français n'avaient pas encore paru. Quelques mamelouks qui y étaient prennent la fuite, et se retirent au camp d'Abdalla pacha, que nous vîmes à une lieue au-delà de Kan-Iounesse, sur la route de Gaza.

Bonaparte, n'ayant qu'un piquet pour escorte, et convaincu que la division Kléber devoit s'être égarée, se reploie sur le Santon, trois lieues en arrière de Kan-Iounesse, dans le désert.

Arrivés au Santon, nous y trouvons l'avant-garde de notre cavalerie; les guides avaient égaré le général Kléber dans le désert; mais ayant arrêté quelques Arabes, ils l'avaient remis dans la route, dont il s'était égaré d'une journée. Il arrive le 6 à 8 heures du matin, après 48 heures de la marche la plus fatigante, et sans eau. Les divisions Bon et Lannes, qui avaient suivi ses traces, s'égarent également une partie du chemin.

Arrivés au Santon, la réunion des trois divisoins et de la cavalerie qui, d'après les ordres, auraient dû passer successivement, épuise les puits. On creuse

avec peine pour avoir quelque peu d'eau. L'armée ne peut se procurer qu'un léger soulagement à sa soif, insuffisant pour ses besoins.

*Le 6 ventôse.* — Le quartier-général et l'armée marchent à Kan-Iounesse, premier village de la Palestine en sortant du désert, et d'où l'on découvre la plaine cultivée de Gaza.

La division du général Regnier avait l'ordre de rester à El-Arisch jusqu'à ce que les prisonniers de guerre fussent évacués, que les dispositions fussent faites pour mettre le fort en état de défense, et que le parc d'artillerie soit en marche. Elle devait former notre arrière-garde à deux journées de distance.

A une lieue et demie de Kan-Iounesse, on rencontre sur la route quelques colonnes de granit, quelques morceaux de marbre épars, qui annoncent les restes d'un ancien monument, dont un puits de ce nom se trouve à 150 toises; mais il est plus probable, à en juger par les ruines existantes, que c'était un caravanserail, où s'arrêtaient les caravanes pour faire de l'eau, à l'entrée du désert qui sépare la Syrie de l'Egypte.

L'armée venait de traverser 80 lieues du désert le plus aride: car les habitans de Cathich et d'El-Arisch ne présentent que des huttes de terre et quelques palmiers près des puits; mais toujours un sable brûlant et aride.

La vue des plaines de Gaza fit d'autant plus de plaisir, qu'elles sont bordées de montagnes, et que le site ressemble à celui de l'Europe, et n'a pas la monotonie de ces vastes plaines d'Egypte et de ces

sables brûlans qui y rendent constamment l'air rempli d'une poussière insupportable.

Abdalla pacha et les mamelouks, campés en avant de Kan-Iounesse, informés de l'approche de l'armée, avaient levé leur camp dans la nuit du 6, et s'étaient reportés sur Gaza.

*Le 7 ventôse.* — Le 7, l'armée marche sur Gaza. A deux lieues de cette place, on aperçoit sur les hauteurs un corps de cavalerie ennemie. Bonaparte forme ses trois divisions chacune dans l'ordre quarré : celle Kléber a ordre de marcher sur Gaza; celle du général Bon, au centre; celle du général Lannes gagnait les hauteurs de notre droite, pour tourner celles où était la cavalerie ennemie.

Notre cavalerie et six pièces d'artillerie, commandées par le général Murat, marchaient en avant se dirigeant vers la cavalerie ennemie.

L'ennemi fait plusieurs mouvemens, change de position, paraît indécis; enfin il s'ébranle pour venir à nous, mais il rétrogarde aussitôt : nous marchons à lui au pas de charge : il se retire; la division Kléber coupe et tue quelques-uns de ses tirailleurs; notre cavalerie manœuvre pour engager une affaire, mais elle ne peut y décider la cavalerie ennemie, qui disparaît à la fin du jour.

L'armée était à trois quarts de lieue en avant de Gaza, qui avait été abandonné dès le matin.

Le quartier-général est établi à Gaza; l'armée prend position sur les hauteurs.

Gaza a un fort circulaire en bon état; formant intérieurement un pentagone d'environ 40 toises de diamètre. Il renfermait quinze milliers de poudre,

des cartouches, quelques canons, des gargousses, et une grande quantité d'approvisionnemens de guerre.

On trouve dans la ville environ cent mille rations de biscuit, du riz, du tabac, des tentes, et beaucoup d'orge.

Les habitans avaient envoyé au-devant de Bonaparte: la ville est traitée comme amie.

*Les* 8 *et* 9 *ventôse.* — Le général en chef passe la journée du 8 et du 9 à organiser la place et le pays sous les rapports militaires et civils. Il forme un divan composé des principaux Turcs, habitans de la ville.

Les vivres et munitions que nous trouvons à Gaza sont d'autant plus précieux, que ces objets, qui devaient nous suivre, venant de Cathich, étaient très-en arrière, à cause de la difficulté des transports dans les déserts, et devenaient nuls dans la position où nous étions.

*Le* 10 *ventôse.* — Le 10, le quartier-général de l'armée se met en marche sur Jaffa, où l'ennemi rassemblait ses forces pour s'y défendre. On couche à Esdodes le 11, et le 12 à Ramley, bourg habité en grande partie par des chrétiens. Nous y trouvons des magasins de biscuit que l'ennemi n'avait pas eu le temps d'évacuer: on en trouve également au gros village de Ledda.

Quelques Arabes rôdaient pour piller ce village ils sont repoussés par nos partis.

*Le* 13 *ventôse.* — Le 13, la division Kléber formant l'avant-garde, marche sur Jaffa. L'ennemi à son approche, rentre dans l'enceinte de la place, et canonne la division qui prend position.

Bonaparte et les autres divisions arrivent successivement; la division Kléber et la cavalerie ont ordre de se porter en avant-garde sur la rivière de Lahoya, route d'Acre, à environ deux lieues, pour couvrir le siège de Jaffa.

*Le* 14 *ventôse.* — Les divisions Bon et Lannes forment l'investissement de la place. Ces divisions prennent leur camp sur les hauteurs. Le 14 au soir, on reconnaît la place. Le front d'attaque est décidé au sud, sur les hauteurs qui bordent la mer, et qui arrivent à la partie de défense la plus élevée et la plus forte de la place.

Jaffa est fermée d'une muraille sans fossé, flanquée de bonnes tours avec du canon. Sur la mer se trouvent deux forts qui défendent le port et la rade; cette place paraissait bien armée.

*Le* 15 *ventôse.* — Dans la nuit du 14 au 15, on ouvre la tranchée; on travaille à établir une batterie de brèche contre la tour quarrée la plus dominante, et deux contre-batteries. Une autre batterie est construite au nord de la place, pour faire diversion par une fausse attaque.

*Le* 16 *ventôse.* — Les journées du 15 et du 16 sont employées à perfectionner ces travaux.

L'ennemi tente deux sorties; il est forcé de rentrer avec une grande perte d'hommes tués ou blessés.

Le 16 au matin, les batteries commencent leurs feux; à quatre heures du soir, la brèche paraît praticable; l'assaut est ordonné; les carabiniers de la 22ᵉ. légère s'élancent les premiers; l'adjudant-général Rambeaud, l'adjoint aux adjudans-généraux Néther-

vood, l'officier du génie Vernois, marchent à la tête, ayant avec eux des ouvriers du génie et de l'artillerie: le chef de brigade de la 22e. légère est tué.

Nos braves se précipitent à la brèche; ils la gravissent malgré quelques feux de flanc que nous n'avions pu éteindre. Ils se logent dans la tour quarrée et la couronnent. L'ennemi fait des efforts pour attaquer et repousser nos troupes qui se trouvent soutenues par la division Lannes et par notre artillerie qui mitraillait la ville, en suivant les progrès que faisoient nos soldats; ils gagnent de toit en toit, de rue en rue; bientôt ils ont couronné et pris le fort; ils sont sur le port; la terreur s'empare de la garnison; la plus grande partie est passée au fil de l'épée; environ 300 Egyptiens échappés à l'assaut sont rendus à leurs familles.

Nous avons eu une trentaine d'hommes de tués, tant sur la brèche que dans la ville; et quelques blessés.

La garnison était composée de 1200 canonniers turcs, et environ 2500 Maugrabins ou Arnautes, et quelques Egyptiens.

Nous avons trouvé dans la place dix pièces de canon ou obusiers de 16, formant l'équipage de campagne envoyé par le grand-seigneur à Djezzar, une vingtaine de mauvaises pièces de rempart, tant en fer qu'en bronze.

*Le 17 ventôse.* — Bonaparte, maître de tous les forts, fait épargner les habitans; le général Robin prend le commandement de la place. Il parvient à arrêter les désordres qui suivent un assaut défendu

avec l'opiniâtreté de barbares qui ne connaissent aucun des usages de la guerre entre les nations policées. Les habitans sont protégés, et le 17 chacun était rentré dans son habitation: on trouve dans le port une quinzaine de petits bâtimens de commerce.

Bonaparte forme un divan, composé des Turcs les plus notables du pays; il ordonne les mesures nécessaires pour remettre la place en état de défense; il fait établir un hôpital.

Jaffa était pour l'armée une place de la plus haute importance: elle devenait le port de l'entrepôt pour tout ce qui devait nous arriver de Damiette et d'Alexandrie.

Ce commandement est confié à l'adjudant-général Gresieu; militaire distingué sous tous les rapports; il meurt de maladie peu de temps après son séjour à Jaffa.

La division Regnier était arrivée à Ramley le 19 ventôse; elle avait reçu l'ordre d'y prendre position; elle reçoit celui de se rendre à Jaffa, de faire partir les convois de vivres et de munitions qui devaient nous suivre, et de se mettre en marche deux jours après l'armée, pour la joindre à Acre, en suivant la route de la mer par Cézarée et par Cantoura.

## *Affaire de Korsum, le 25 ventôse.*
## (15 *mars.*)

La division Kléber, campée à Misky où elle avait couvert le siège de Jaffa le 24, les divisions Bon, Lannes et le quartier-général, partent de Jaffa et campent à Misky.

*Le 25 ventôse.* — L'armée se met en marche pour Zetta; à midi, l'avant-garde a connaissance d'un corps de cavalerie ennemie. Abdalla pacha, avec mille chevaux, était sur les hauteurs de Korsum, ayant à sa gauche un corps d'environ 5 mille Naplousains qui occupaient la montagne. Son projet était d'arrêter l'armée prenant position sur son flanc, de l'inquiéter et l'obliger à s'engager dans les montagnes de Naplouse, afin de retarder sa marche sur Acre.

Les divisions Kléber et Bon, la cavalerie marchent sur la cavalerie ennemie qui fait différens mouvemens, mais qui évite le combat; la division Lannes a ordre de se porter sur la droite pour couper Abdalla pacha, des Naplousains, déjouer son projet, en le forçant à se reployer sous Acre ou Damas. Cette division s'emporte à trop d'ardeur: elle se lance dans les montagnes et attaque les Naplousains qui prennent la fuite. L'infanterie légère les poursuit trop loin; le général s'aperçoit que l'armée continuoit sa marche, en poursuivant Abdalla pacha, qui avoit pris la route d'Acre; il fait rappeller plusieurs fois son infanterie légère engagée dans une guerre de rochers difficiles, et qui n'avait aucun but; elle se retire après plusieurs ordres réitérés, mais les Naplousains regardent ce mouvement comme nne retraite, suivent notre infanterie légère, la fusillent dans les rochers, d'ous ils nous blessent une trentaine d'hommes, et tuent le citoyen Barthelemi, chef de la 69ème demi-brigade; ils s'arrêtent au débouché des montagnes. Cette affaire a coûté aux Naplousains plus de 200 hommes tués ou blessés.

L'armée et le quartier-général bivouaquent le 25 à la tour de Zetta, à une lieue de Korsum.

Le 26, on campe à Sabarien, aux débouchés des gorges du Mont-Carmel, sur la plaine d'Acre. La division Kléber se porte sur Caiffa, que l'ennemi avait abandonné à notre approche; nous y trouvons environ 20 mille rations de biscuit et autant de riz.

Une escadre de 2 vaisseaux anglais, une frégate et deux avisos étaient mouillées dans la rade de Caiffa.

Le port de Caiffa devait nous être de la plus grande utilité si le fort eût été armé; mais l'ennemi avait évacué, avec ses troupes, toute l'artillerie et les munitions. On s'empare des magasins de vivres, et on laisse une garnison dans le château.

Caiffa est fermé de bonnes murailles, flanquées de tours; un château défend le port et la rade; une tour, crénélée avec des embrasures, domine la ville à 150 toises, sur une éminence où elle-même est dominée par le Mont-Carmel. Cette place n'est pas tenable contre du canon.

*Le 27 ventôse.* — Le quartier-général et l'armée se mettent en mouvement pour marcher sur Acre; les chemins étaient mauvais, le temps brumeux. L'armée arrive très-tard à l'embouchure de la petite rivière d'Acre, qui est à environ à 1500 toises de la place.

La rivière coule dans un fond marécageux. Bonaparte ne croit pas devoir ordonner ce passage difficile pendant la nuit, d'autant que l'ennemi avait fait paraître quelques tirailleurs d'infanterie et de cavalerie sur l'autre rive.

On s'occupe dans la nuit de faire un pont; le 28 au jour, toute l'armée passe.

*Le 28 ventôse.* — Le général en chef se porte sur une hauteur qui domine Saint-Jean d'Acre, à mille toises de distance; il fait attaquer l'ennemi qui était dans les jardins autour de la place, et l'oblige à rentrer dans la ville.

L'armée campe sur une hauteur isolée qui borde la mer parallèlement à environ mille toises de distance, et qui se prolonge jusqu'au Cap-Blanc, à environ une lieue et demie au nord, dominant à l'ouest une plaine d'environ une lieue trois quarts de longueur, bornée par les montagnes qui se trouvent entre Acre et Jourdain.

Les magasins trouvés à Caiffa, ceux trouvés dans les villages Scheffamz et Nazareth, sont destinés à la subsistance de l'armée, les moulins de Ranoux et de Kerdanné sont employés à moudre des blés; l'armée n'avait pas eu de pain depuis le Caire.

Bonaparte fait occuper le château de Saffet, Nazareth, Scheffamz, pour éclairer les débouchés de la route de Damas.

Le 29, les généraux Dommartin et Caffarelli font une reconnaissance de la place; on se décide à attaquer le front de l'angle saillant à l'est de la ville. Le chef de brigade du génie Samson est blessé d'une balle qui lui traverse la main; on n'avait pas encore eu de nouvelles de l'artillerie de siège embarquée.

*Le 30 ventôse.* — On ouvre la tranchée à environ 150 toises de la place, profitant des jardin, des fossés de l'ancienne ville, et d'un aqueduc qui se joint au glacis de la ville. Les postes sont établis

pour bloquer la place de manière à tenir l'ennemi dans ses murs, et à le repousser avec avantage en cas de sortie : on commence le travail des batteries de brèche et des contre-batteries.

Le commandant de l'escadre anglaise savait qu'il y avait beaucoup d'approvisionnemens de bouche à Caiffa ; il fait projet de les enlever, ainsi que quelques petits bâtimens qui nous étaient arrivés, apportant des vivres de Jaffa.

Bonaparte avait provisoirement confié le commandement de Caiffa au chef d'escadron Lambert, militaire distingué.

*Le 2 germinal* (22 mars). — On entend du camp d'Acre une vive canonnade vers Caiffa ; bientôt nous apprenons que plusieurs chaloupes anglaises, armées de caronades de 32, étaient venues attaquer Caiffa, et s'étaient portées vers nos bâtimens pour s'en emparer : que le chef d'escadron Lambert avait ordonné qu'on laissât approcher les Anglais jusqu'à terre, sans démasquer aucuns mouvemens de défense ; qu'il avait masqué également un obusier ; qu'il avait embusqué environ 60 hommes composant sa garnison ; qu'au moment où l'ennemi touchait la terre, il s'était jeté sur lui, faisant un feu de mousqueterie très-vif ; qu'il avait abordé une des chaloupes dont il s'était emparé, ainsi que d'une pièce de 32, et fait 17 prisonniers anglais ; qu'il avait tiré son obusier sur les autres chaloupes qui avaient pris la fuite, ayant presque tous leurs équipages tués ou blessés, dont 2 officiers.

Le commodore anglais abandonne ses projets

hostiles contre Caiffa ; il vient mouiller devant Acre.

*Le 6 germinal.* — Les travaux du siège sont continués avec activité : le 6 germinal, l'ennemi effectue une sortie où il est repoussé avec perte. Le 8, les batteries de brèche, les contre-batteries sont prêtes ; notre artillerie de siège n'était pas encore arrivée ; on y plaça l'artillerie de campagne, consistant en 4 pièces de 12, 8 pièces de 8, et 4 obusiers. Au jour, on commence la brèche sur la tour d'attaque : vers 3 heures après midi, elle se trouve percée : on avait poussé un rameau de mine pour faire sauter la contrescarpe ; la mine joue : on croit l'effet suffisant : l'impatience des troupes décide l'assaut. On jugeait la brèche semblable à celle de Jaffa ; les grenadiers s'élancent, mais ils se trouvent arrêtés sur le bord d'un fossé, de 15 pieds, revêtu d'une bonne contrescarpe. Cet obstacle ne ralentit pas l'ardeur : on place les échelles : la tête des grenadiers descend ; mais la brèche était encore à 8 à 10 pieds au-dessus des décombres. Quelques échelles y sont placées ; l'adjoint aux adjudans généraux, Mailly, monte le premier ; il gravit la brèche ; il est tué : le feu de la place était terrible. La contrescarpe arrête et force à la retraite une partie des grenadiers destinés à soutenir les premiers. Les adjudans-généraux Lescales et Laugier sont tués.

Un premier mouvement de terreur s'était déjà emparé de l'ennemi ; il fuyoit sur le port ; mais il est ramené à la brèche, où se portent les plus braves des troupes de Djezzar. La hauteur de la brèche aux décombres empêchait nos grenadiers d'y mon-

ter; ce qui donne à l'ennemi le temps de revenir sur le haut de la tour, de lancer des pierres, des grenades et des matières incendiaires. Le peloton des grenadiers, parvenu au pied de la brèche, ne pouvant la franchir, est forcé à rentrer dans nos boyaux, 6 hommes sont tués, et 20 blessés.

La prise de Jaffa avait donné une confiance qui avait fait voir la place d'Acre avec moins d'importance qu'elle n'en méritait peut-être. On n'avait pas bien reconnu le fossé; on avait jugé la contrescarpe d'un léger obstacle; on la croyait dégradée; et, dans quelques parties, on avait jugé qu'il n'y avait qu'un talus. Enfin, l'ardeur de monter à l'assaut fit qu'on assura que la mine avait fait sauter la contrescarpe, tandis qu'elle n'avait fait qu'un entonnoir sur le glacis.

*Le 12 germinal.* — Le 12, une frégate mouille dans la rade de Caïffa; nous apprenons, peu d'heures, après que le chef d'escadron Lambert, ayant vu le pavillon turc, avait ordonné aux Français de la garnison de ne pas se montrer; la frégate turque ignorant notre arrivée, envoie son canot à rerre avec son second et 20 hommes; ils débarquent; alors les Français les enveloppent, les font prisonniers, et s'emparent de leur canot.

Le 10, l'eunemi fait une sortie; il est repoussé avec une perte considérable. Le chef de brigade du génie, Destroyes, est tué.

Djezzar avait envoyé des émissaires à Alep, à Damas, à Saïd, aux Naplousains; avait fait passer beaucoup d'argent, pour lever en masse tous les Musulmans en état de porter les armes, afin, di-

sait-il dans ses firmans, de combattre les infidelles; annonçait que nous n'étions qu'une poignée sans artillerie; qu'il était soutenu par des forces anglaises formidables; qu'ils n'avaient qu'à paraître pour nous exterminer.

Nous apprimes, par des Chrétiens, qu'il se faisait des rassemblemens à Damas, et que des approvisionnemens considérables se faisaient au fort de Tabarié, occupé par les Maugrabins.

Djezzar croyait voir paraître, d'un moment à l'autre, l'armée combinée de Damas; ce qui l'encourageait à faire des sorties.

Le 12, notre artillerie de siège n'était point encore arrivée: nous apprenons, au contraire, que trois bâtimens de la flottille qui était partie de Damiette, chargée de provisions de bouche et de guerre, s'étaient égarés, et, dans la brume, avaient donné dans l'escadre anglaise, qui les avait pris; le reste était arrivé à Jaffa.

Quelques pièces de siège étaient sur les trois bâtimens pris. Bonaparte expédie au contre-amiral Perée et à Damiette pour les remplacer.

Le 12, on bat de nouveau en brèche, et on fait sauter un morceau de la contrescarpe; Bonaparte ordonne qu'on tente de se loger dans la tour de brèche; mais l'ennemi avait tellement rempli cette tour de bois, de sacs à terre et de balles de coton, dans lesquelles nos obus avaient mis le feu, que la tentative fut infructueuse.

Nous attendons notre artillerie de siège et de nouvelles munitions, pour former une autre attaque; pendant ce temps, on s'occupe de pousser un ra-

meau, pour établir une mine sous la tour de brèche, et la faire sauter. Cet ouvrage était important; l'ennemi, qui s'en aperçoit, cherche à s'emparer de l'entrée de la mine, mais toujours infructueusement.

*Le 14 Germinal.* — Le général Vial part le 14 germinal, à la pointe du jour, avec 4000 hommes, pour prendre possession de Sous, l'ancienne Tyr; il y arrive après 11 heures de marche. Le chemin est impraticable pour l'artillerie, au passage du Cap-Blanc; on voit au haut de la montagne, les restes d'un château bâti par les Mutualis, il y a cent cinquante ans, et qui a été détruit par Djezzar.

Après avoir passé le Cap-Blanc, se trouvent, en entrant dans la plaine, les vestiges d'un ancien fort et les ruines de deux temples.

Le général Vial rassure les habitans de Sous, qui fuyaient à son approche; ils rentrent dans la ville; Turcs et Chrétiens, tous sont également protégés; il établit une garnison de 200 Mutualis.

Sous a une population de 1500 ames; la ville est fermée d'un mur sans fossé; les murailles sont en partie assises sur des futs de colonnes antiques.

Le général Vial rentre au camp sous Acre, avec son détachement, le 16 germinal.

Le commodore anglais avait vu les troupes de Djezzar repoussées dans plusieurs sorties; il en combine une nouvelle, de concert avec l'émigré français Phélippeanx.

Le 18 à la pointe du jour, l'ennemi sort sur notre droite, sur notre gauche et à notre centre; à la tête de chaque colonne étaient des troupes de marine

rine des vaisseaux anglais; les batteries étaient toutes servies par les Anglais, et leurs drapeaux flottaient avec ceux de Djezzar. L'ennemi veut surprendre nos premiers postes; mais il est aperçu. Le feu de nos places d'armes et de nos parallèles le reçoit; tout ce qui paraît est tué ou blesse; il se retire sans avoir gagné un pas sur nos ouvrages.

La colonne du centre met plus d'opiniâtreté; elle avait pour but de se porter sur l'entrée de notre mine; le commandement en avait été confié au capitaine anglais Thomas Aldfield (1). Il s'élance sur la porte de la mine avec quelques braves de sa nation: ils attaquent en braves; ils combattent des braves; la mort arrête leur audâce. Le reste fuit et rentre dans la place.

Les revers des parallèles restent couverts des cadavres turcs et anglais.

Le corps du capitaine Thomas Aldfied est enlevé par nos grenadiers; il est apporté par eux au quartier-général; il mourait; arrivé, il avait vécu. Son épée honorée par lui, le fut encore après sa mort: elle reste dans les mains d'un de nos grenadiers. Il est inhumé au milieu de nous; il emporte l'estime des Français.

Des déserteurs venus de la place nous confirment que des canonniers anglais servent les batteries, que le commodore anglais avait avec lui un officier d'ar-

---

(1) Thomas Aldfield (anglais), officier distingué; c'est lui qui entra le premier, lors de la prise du cap de Bonne-Espérance.

tillerie français, nommé Phélippeaux. Ces déserteurs nous racontent que les Français blessés ou tués dans les attaques avaient été, suivant la coutume atroce et barbare de l'Orient, mutilés par les Turcs qui leur coupaient la tête pour en faire des trophées.

Quelques jours après l'assaut du 8, on avait aperçu sur le rivage une grande quantité de sacs: nos soldats en avaient ouvert. O crime! ils avaient vu des malheureux attachés deux à deux; les déserteurs turcs nous apprennent que plus de 420 chrétiens emprisonnés, avaient été liés deux à deux, fermés dans des sacs et jetés à l'eau par les ordres de Djezzar; et *le pavillon anglais flottait sur les remparts à côté de celui de Djezzar, dans ce moment où 400 victimes étaient si lâchement assassinées!* (1)....

» J'en appelle à vous, nations qui savez allier » l'honneur avec les maux de la guerre; si les cir» constances politiques eussent obligé vos soldats de » combattre avec ceux d'un Djezzar, vous vous se» riez honorées de forcer ce monstre à souscrire aux » usages militaires reconnus des puissances policées, » pendant le temps que votre pavillon, que vos » étendards auraient flotté avec les siens: *le crime ne* » *les aurait pas tachés.* »

Les Anglais se bornent à secourir les assiégés par mer.

Le commodore anglais fait connaître qu'il a dé-

---

(1) Sidney Smith, commandant l'escadre anglaise, et ministre plénipotentiaire de sa majesté britannique près la Porte.

livré 20 Français esclaves à Constantinople, il renvoie un courrier de l'armée pris par les Turcs; Bonaparte avait délivré 300 Turcs esclaves à Malte; il les avait renvoyés à Constantinople. Le commodore anglais n'acquittait qu'une partie de ce procédé pour son allié.

Phélippeaux, né Français, voyait cet usage atroce de l'Orient d'assassiner les braves que le sort de la guerre fait tomber blessés dans les mains de l'ennemi; et ces braves étaient des Français! Que dis-je? pendant qu'on mutilait les restes de Mailly tué au champ d'honneur, à la brèche, il avait reçu son épée des mains des barbares, et insultait à ce brave qui aurait été honoré chez un peuple policé.

Bonaparte est instruit par les chrétiens de Damas, qu'un rassemblement considérable composé de mamelouks d'Ibrahim bey, de janissaires de Damas, de Dilettis, d'Alepins, de Maugrabins, se disposait à se mettre en marche pour passer le Jourdain, se réunir aux Arabes et aux Naplousains; que leur intention est d'attaquer l'armée devant Acre, en même temps que Djezzar fera une sortie soutenue du feu des vaisseaux anglais.

Le commandant du château de Saffet prévient que quelques troupes ont passé le pont d'Jacoub sur le Jourdain; les avant-postes de Nazareth préviennent également qu'une autre colonne a passé le pont de *Giz-el Mécanié* et est déjà à Tabarié-que les Arabes se montrent au débouché des montagnes de Naplouse; que Tabarié et Genin reçoivent des approvisionnemers considérables.

Le général de brigade, Junot, avait été envoyé

à Nazareth pour observer l'ennemi ; il apprend qu'il se montre dans le village de Loubi.

## *Combat de Loubi, le 19 Germinal.*

Le général Junot, ayant appris qu'un rassemblement ennemi se formait sur les hauteurs de Loubi, à quatre lieues de Nazareth, dans la direction de Tabarié, se met en marche avec la 2e. légère, les trois compagnies de grenadiers de la 19e. formant environ 300 hommes, et un détachement de 160 chevaux des différens corps, pour aller en reconnaissance. Il aperçoit l'ennemi à peu de distance de Kaft-Cana, sur la crête des hauteurs de Loubi; il continue sa route, tourne la montagne et se trouve alors engagé dans une plaine où il est environné de trois mille cavaliers, dont les plus braves s'élancent sur son corps ; il ne prend conseil que des circonstances, combat avec une valeur et un sang-froid qui font un honneur égal au chef et aux soldats. L'ennemi laisse cinq drapeaux dans nos rangs. Tout en combattant, le général Junot gagne successivement les hauteurs jusqu'à Nazareth; il est suivi jusqu'à Kaft-Cana, c'est-à-dire, à deux lieues du champ de bataille. L'ennemi perd, avec ses cinq drapeaux, 5 à 600 hommes; nous avons 60 hommes blessés ou tués. Le chef de brigade, Duvivier, s'est distingué comme à son ordinaire.

## *Combat de Sed-Jarra, le 22 Germinal.*

Le général Kléber, d'après la nouvelle du combat de Loubi, reçoit l'orde de partir du camp d'Acre avec le reste de l'avant garde pour rejoindre le général Junot à Nazareth. Il sort du camp le 20; couche avec sa troupe à Bédaonié près Saffarié, et se rend le lendemain à Nazareth pour y prendre des vivres. Sachant que l'ennemi n'avait point quitté la position de Loubi, il résout de marcher à lui et de l'attaquer le lendemain, c'est-à-dire, le 22. A peine était-il arrivé à la hauteur de Sed-Jarra; à un quart de lieue de la hauteur de Loubi, que l'ennemi, descendant de ses hauteurs, débouche dans la plaine, enveloppe le général Kléber avec près de 4,000 chevaux et 5 à 600 hommes à pied, et se met en mesure de charger. Le général Kléber le prévient, attaque en même temps la cavalerie et le village de Sed-Jarra qu'il emporte. L'ennemi abandonne le champ de bataille et est obligé de se retirer jusqu'au Jourdain où il aurait dû être poursuivi, si la division n'eût été dépourvue de cartouches. Les troupes rentrent à la position de Saffarié et de Nazareth. (Sed-Jarra est situé à une lieue et demi de Cana.)

Après l'affaire de Sed Jarra, l'ennemi se retire partie sur Tabarié, partie sur le pont de Giz-el-Mécansé, et partie sur le Baïzard. Bientôt ce dernier lieu, au bord du Jourdain, devient le rassemblement général, d'où le 25 toute l'armée ennemie se rend dans la plaine nommée aujourd'hui de Fouli, et anciennement d'Esdrelon; là elle fait sa jonction

avec les Samaritains ou Naplousains. Le général Kléber fait le rapport au général Bonaparte, que l'ennemi est fort d'environ 15 à 18 mille hommes, et est porté à 40 ou 50 mille par les habitans du pays. Il prévient qu'il part pour l'attaquer.

Bonaparte apprend en même temps par le commandant de Saffet, que le 24 l'ennemi s'est présenté, a dévasté les environs; que lui s'est retiré dans le fort où il a été attaqué; que l'ennemi a tenté l'escalade, mais qu'il a été repoussé avec une grande perte; qu'il se trouvait bloqué avec peu de vivres et peu de munitions. (Le cit. Simon, capitaine, commandant le fort de Saffet, s'est distingué. Le cit. Tédesco, employé dans l'administration, qui était le seul Français qui eût un cheval, s'est offert à aller reconnaître l'ennemi, et a été tué.)

Bonaparte juge qu'il faut une bataille décisive contre une multitude qui ne combat que quand elle veut, et qui pouvait le harceler avec l'avantage du nombre. Il sent les inconvéniens de se battre près de sa position devant Acre. Il ordonne en conséquence les dispositions nécessaires pour attaquer l'ennemi sur tous les points, et le forcer à repasser le Jourdain. (On arrive de Damas, en passant le Jourdain à droite du lac de Tabarié, sur le pont d'Jacoub, à trois lieues duquel est situé le château de Saffet, et à gauche du lac, au pont de Giz-el-Mécanié, à peu de distance du fort de Tabarié.) Ces deux forts sont à la droite du Jourdain.

## *Bataille du mont Tabor, ou de la plaine d'Esdrelon.*

Le 24, le général de brigade Murat a ordre de partir du camp d'Acre avec mille hommes d'infanterie et un régiment de cavalerie, pour marcher à grandes journées sur le pont d'Jacoub, s'en emparer, prendre à revers l'ennemi qui bloquait Saffet, et marcher ensuite pour rejoindre le général Kléber, qui avait, en présence, des forces considérables.

Le général Kléber avait prévenu le général en chef qu'il partait le 25 pour tourner l'ennemi dans sa position de Fouli, se mettre entre lui et Tabarié, et tâcher de le surprendre de nuit dans son camp.

*Les 26 et 27 germinal.* — Bonaparte laisse devant Acre les divisions Regnier et Samuel; il part le 26 avec le reste de la cavalerie, la division Bon et 8 pièces d'artillerie; il prend position sur les hauteurs de Saffarié, où il bivouaque; le 27, au jour, il marche sur Fouli, en suivant les gorges. A 9 heures du matin, étant arrivé sur les dernières hauteurs, d'où l'on découvre Fouli et le mont Tabor, il aperçoit, près de cette montagne, la division Kléber aux prises avec l'ennemi. 20,000 hommes de cavalerie, au milieu desquels se battaient 2000 Français; nous voyions le camp des mamelouks teudu au pied des montagnes de Naplouse, à près de 3 lieues du point où ils combattaient.

Bonaparte fait former trois quarrés, dont un de cavalerie, et fait ses dispositions pour tourner l'en-

nemi à une grande distance, le séparer de son camp, lui couper la retraite sur Genin, où étaient ses magasins, et le culbuter dans le Jourdain, où le général Murat devait le couper.

La cavalerie a ordre de marcher avec deux pièces d'artillerie légère, pour enlever le camp des mamelouks. Le corps d'infanterie tourne l'armée ennemie.

Le général Kléber, qui avait reçu des munitions, quatre pièces de canon et un renfort de cavalerie, était parti le 26 de son camp de Saffarié, avait marché au Baïzard, avec l'intention d'attaquer l'ennemi le 27 avant le jour, quelque nombreux qu'il pût être.

Mais, malgré toute sa diligence, il n'avait pu arriver, vu les chemins difficiles et les défilés qu'il rencontra, que deux heures après le soleil levé, de sorte que l'ennemi prévenu pour ses avant-postes de la hauteur d'Harmonn, avait eu le temps de se préparer à monter à cheval; le général Kléber avait fait former deux quarrés, et fait occuper quelques ruines où il avait placé son ambulance. L'ennemi occupait le village de Fouli avec l'infanterie naplousaine, et deux petites pièces de canon portées à dos de chameaux; toute la cavalerie, au nombre de 20,000 hommes, entourait le reste de la division du général Kléber, qui, tant par le feu de son artillerie que par la fusillade, repoussait avec autant de valeur que de sang-froid, les charges que l'ennemi tentait.

Nous étions à une demi lieue de distance du général Kléber, lorsque Bonaparte ordonna au général Rampon de marcher avec la 32e. vers la division

Kléber; au général Vial avec la 18e. vers la montage de Nouzes, et aux guides à pied de se diriger à toute course pour couper la retraite sur Genin.

L'ennemi ne s'aperçoit que dans ce moment que nous étions Français.

Le désordre se met dans cette masse de cavalerie. Nous tirons un coup de canon de 8, qui est le moment de la reconnaissance du général Kléber. Aussitôt il ordonne l'attaque du village de Fouli qu'il emporte à la baïonnette. Il marche au pas de charge sur la cavalerie ennemie; les colonnes du général Rampon et du général Vial l'avaient coupée vers les montagnes de Naplouse, et les guides à pied fusillaient les Arabes qui s'échappaient sur Genin.

L'ennemi hésite? il se voit séparé de son camp et de ses magasins. La terreur s'empare de lui; il fuit en se jetant derrière le mont Tabor qui est témoin de sa déroute. Il gagne pendant la nuit et dans le plus grand désordre, le pont de Giz-el-Mécanié; une partie se jette dans le Jourdain, croyant le passer au gué, et se noie.

Dans le même moment le général Murat avait surpris le fils du gouverneur de Damas au pont d'Jacoub, avait enlevé son camp, et tué ce qui n'avait pas fui, avait débloqué Saffet et poursuivi l'ennemi plusieurs lieues sur la route de Damas. La colonne de cavalerie envoyée sur le camp des mamelouks, conduite par l'adjudant-général Leturcq, l'avait complètement surpris, avait enlevé 500 chameaux, toutes les tentes et les provisions, fait 250 prisonniers et tué une grande quantité d'hommes. — L'armée bivouaque le 27.

Le mont Tabor voit expédier l'ordre du jour de l'armée aux différentes troupes françaises qui occupaient *Sous l'ancienne Tyr, Césarée, les cataractes du Nil, les bouches Pélusiaques, Alexandrie* et les rives *de la mer Rouge*, qui portent les ruines de *Kolsum* et d'*Arsinoë*.

Bonaparte fait brûler ou tuer tout ce qui se trouve dans les villages de Nouzes, Genin et Fouli; il devait punir les Naplousains; il leur reproche d'avoir pris les armes; il arrête sa vengeance, leur promet protection s'ils restent tranquilles dans leurs montagnes.

Le général Murat ne prend point de repos. Il laisse un poste au pont d'Jacoub, approvisionne Saffet, marche sur Tabarié, dont il s'empare le 28; il prend toutes les munitions et les vivres de l'ennemi; il s'y en trouve pour nourrir l'armée pendant un an.

Le général Kléber, avec sa division, prend position au Baïzard de Nazareth, fait occuper les ponts d'Jacoub et Giz-el-Mécanié, les forts de Saffet et de Tabarié. Il est chargé de garder le Jourdain.

Bonaparte rentre au camp d'Acre avec la division Bon et le corps de cavalerie aux ordres du général Murat.

Les résultats de la bataille d'Esdrelon ou du mont Tabor, sont la défaite d'environ 20,000 hommes par 4000 Français, la prise de tous leurs magasins, de leur camp, et leur retraite forcée à Damas.

Les rapports de l'ennemi venus de Damas, portent sa perte à plus de 5000 hommes. Ils ne pouvaient concevoir qu'au même moment ils fussent battus sur une ligne de neuf lieues; tant les mou-

vemens combinés sont inconnus à ces barbares, plutôt hordes de voleurs que guerriers.

Bonaparte reçoit l'avis que le contre-amiral Perrée, auquel il avait donné l'ordre de sortir avec les frégates la *Junon*, la *Courageuse* et l'*Alceste*, avait débarqué à Jaffa trois pièces le 24; que six autres pièces de 18 étaient arrivées de Damiette.

Les trois frégates reçoivent l'ordre de croiser vers Tripoly de Syrie en Chypre, pour enlever les bâtimens qui approvisionnent Acre en vivres et en munitions.

*Le* 30 *germinal.* — Quelques Arabes, campés aux environs du mont Carmel, inquiétaient notre communication. L'adjudant général Leturcq part le 30 germinal avec un corps de 300 hommes, surprend les Arabes dans leur camp, en tue une soixantaine, et leur enlève 800 bœufs qui servent à nourrir l'armée.

*Le* 3 *floréal.* (22 avril.) — Le 3 floréal, l'ennemi travaille à une place d'armes pour couvrir la porte par laquelle il faisait ses sorties vers le bord de la mer au sud.

*Le* 5 *floréal.* — Le 5, la mine destinée à faire sauter la tour de brèche est achevée. Toutes nos batteries commencent à canonner la place; on met le feu à la mine, mais un souterrain qui se trouve sous la tour offre une ligne de moindre résistance; une partie de l'effort s'échappe, il ne saute qu'un côté de la tour, elle reste dans un état de brèche aussi difficile qu'elle était auparavant.

Bonaparte ordonne qu'une trentaine d'hommes essayent de se loger dans la tour pour reconnaître

comme elle se lie au reste de la place. Nos grenadiers parviennent aux décombres sous la voûte du premier étage, et s'y logent; mais l'ennemi, qui communiquait par la gorge, et qui occupait les débris des voûtes supérieures, jette des matières incendiaires qui obligent de l'abandonner.

*Le 6 floréal.* — Le 6 floréal, nos batteries continuent à démolir la tour de brèche; le soir on essaye de se loger au premier étage; nos travailleurs y restent jusqu'à une heure du matin; l'ennemi, qu'on n'avait pu chasser entièrement des débris des étages supérieurs, jette des matières incendiaires qui obligent encore d'évacuer. Le général Veaux est grièvement blessé.

Le général Caffarelli meurt le 8 floréal des suites de la blessure qu'il avait reçue à la tranchée le 20 germinal; une balle qui lui avait fracassé le coude avait obligé l'amputation.

Cet homme si distingué, emporte au tombeau les regrets de l'armée. Les sciences y perdent un homme qui y remplissait un rôle célèbre; l'armée, un soldat aussi brave qu'actif, et que l'expérience devait conduire à devenir un des premiers de son arme.

*9 floréal.* — Le 9, l'artillerie de siège arrive; on s'occupe des dispositions nécessaires pour la mettre en batterie.

L'ennemi avait presque toutes ses pièces de front d'attaque démontées; il cherche à défendre ce front en se flanquant par des feux d'artillerie et de mousqueterie. Il construit des ouvrages extérieurs; il avait déjà fait une place d'armes en avant de sa

droite ; il en fait une autre à sa gauche, vis-vis le palais de Djezzar. Ces deux places d'armes flanquaient avec avantage la tour d'attaque. L'ennemi y élève des cavaliers; il pousse de sapes pour augmenter les feux de mousqueterie, voir à revers, nous resserrer; enfin, il marche en contre-attaque.

L'ennemi avait une grande facilité à pousser ses ouvrages extérieurs, par la protection de la fusillade de ces tours et de ses murailles très-élevées. Il fallait une supériorité d'artillerie, qui nous manquait, pour éteindre tous ses feux de mousqueterie, et protéger l'attaque et le logement dans ses ouvrages extérieurs. Nos braves enlevaient ses ouvrages, toutes les fois qu'ils y marchaient, mais ils étaient obligés de les abandonner aussitôt, et l'ennemi y rentrait.

12 *floréal.* — Le 12, quatre pièces de dix huit sont en batterie; on les dirige pour continuer à démolir la tour de brèche; les autres batteries battent la crête du rempart, et les ouvrages extérieurs de l'ennemi.

Le soir, vingt hommes sont commandés pour se loger dans la tour; ils y parviennent; mais l'ennemi, profitant du boyau qu'il avait dans le fossé, fusille la brèche à revers. Nos grenadiers se retirent après avoir reconnu la difficulté de descendre dans la tour de la place.

L'ennemi ,dans le moment où l'on montait à la tour de brèche, avait fait une sortie considérable sur sa droite; mais deux compagnies de grenadiers s'étaient élancées, l'avaient coupé, et avaient

forcé à se noyer tout ce qui n'était plus sous le feu de la place.

L'ennemi a perdu dans cette journée environ 500 hommes tués ou blessés.

Bonaparte ordonne de faire une seconde brèche sous la courtine de l'est de la place, et une sape pour marcher sur le fossé, y attacher le mineur, et faire sauter la contrescarpe.

Jusqu'au 15, les ouvrages des assiégeans et des assiégés se poussent avec ardeur. Les poudres nous manquent, on ralentit les feux.

Le 16, les sapes de l'ennemi se poussent avec audace, principalement celle de sa droite, qui avait pour but de couper notre sape de mine.

Bonaparte ordonne qu'à dix heures du soir, des compagnies de grenadiers se jettent dans les ouvrages extérieurs de l'ennemi. Cet ordre est exécuté; l'ennemi est surpris, égorgé; on s'empare de ses ouvrages; trois de ses canons sont encloués; mais nos troupes ne peuvent y tenir assez long-temps pour les détruire, au point d'empêcher l'ennemi de les réoccuper. Ces ouvrages étaient trop plongés par le feu de la place. L'ennemi y rentre le 16, et s'occupe à les réparer; mais son objet était de cheminer sur notre boyau de mine, destiné à faire sauter la contrescarpe. Voyant la difficulté d'y cheminer extérieurement, il prend le parti de couper sa contrescarpe vers le masque de notre mine, à laquelle nous ne pouvions travailler que la nuit, n'étant qu'à huit toises de la contrescarpe d'un fossé qui n'a que vingt pieds de large.

Le 17, à 3 heures, on s'aperçoit que l'ennemi

débouchait par une sape couverte sur le masque de la mine; on le canonne, le mal était fait; à la nuit on s'y porte, on le chasse encore de ses boyaux; mais la mine était éventée, les châssis défaits et le puits comblé.

Cet événement était d'autant plus désagréable, que la mine aurait pu jouer, à la rigueur, dans la nuit du 16 au 17, si le commandant de Gaza n'avait pas retardé l'envoi des poudres, qu'il lui avait été ordonné de faire passer le plus promptement possible.

*Nuit du 17 au 18 floréal.* — Bonaparte juge qu'alors la tour de brèche était le seul passage que nous devions continuer d'ouvrir. Il ordonne que, dans la nuit du 17 au 18, on attaque les places d'armes de l'ennemi, qu'on lui enlève ses boyaux qui flanquaient la brèche, et particulièrement celui qui couronnait le glacis, à notre première mine. Il ordonne qu'on se loge dans ses ouvrages après avoir égorgé tout ce qui s'y trouverait. Il ordonne en même temps qu'on le chasse de la tour de brèche, et qu'on y établisse également le logement. Les éclaireurs de la 85e. s'en emparent; mais le boyau de glacis de l'ancienne mine n'ayant pu être enlevé, ces braves ne peuvent se maintenir dans la tour.

*Le 18 floréal.* — Le 18, on aperçoit environ 30 voiles, reconnues pour une flottille turque, venant du port de Mœris de l'île de Rhodes, apportant des renforts considérables en hommes, vivres et munitions. Ce convoi était sous l'escorte d'une caravelle et de plusieurs corvettes armées.

Bonaparte, avant le débarquement des secours qui arrivent à l'ennemi, ordonne que la division

Bon fera, dans la nuit du 18 au 19, la même attaque que celle ordonnée dans la nuit précédente: à 10 heures du soir, les deux places d'armes de l'ennemi, son boyau de glacis et la tour de brèche sont enlevés; on loge dans la tour et dans le boyau du glacis de l'ancienne mine. Les 18e. et 32e. demi-brigades comblent les boyaux et les places d'armes de cadavres ennemis; ils enlèvent plusieurs drapeaux, enclouent les pièces: jamais l'on n'a déployé plus de courage et plus de valeur; elles étaient conduites par le général de division Bon, les généraux de brigade Vial et Rampon. Nous perdons, dans cette attaque, 150 hommes tués ou blessés, dont 17 officiers; le chef de la 18e., Boyer, militaire distingué, est tué.

Dans la nuit, on apprend que les poudres venant de Gaza sont en route.

Bonaparte ordonne que le 19 au matin, on batte en brèche la courtine, à la droite de la tour de la brèche; la courtine tombe et offre une rampe assez praticable. Bonaparte s'y porte et ordonne l'assaut. La division Lannes est commandée, ayant en avant ses éclaireurs et ses grenadiers, conduits par le général de brigade Rambeaud.

*Le* 19 *floréal.* On s'élance à la brèche, on s'en empare; une centaine d'hommes étaient déjà descendus dans la place, on avait ordonné qu'en même temps nos troupes qui étaient dans la tour de brèche, attaquassent quelques ennemis logés dans les débris d'une seconde tour qui dominait la droite de la brèche. On avait également ordonné de se jeter dans les places d'armes extérieures de l'ennemi.

Ces

Ces ordres ne sont pas exécutés avec l'ensemble nécessaire.

L'ennemi, sorti de ses places d'armes extérieures, et filant dans le fossé de droite et de gauche, établit une fusillade qui prend la brèche à revers; quelques Turcs, qui n'avaient pas été délogés de la 2e. tour qui domine la droite de la brèche, établissent une fusillade qui prend en flanc; ils lancent des matières combustiles, qui mettent de l'incertitude parmi ceux qui escaladaient: le feu des maisons, des barricades, des rues, du palais de Djezzar, qui prenait à revers ceux qui descendaient de la brèche dans la ville, occasionne un mouvement rétrogade parmi quelques hommes de ceux qui y étaient déjà, et qui étaient parvenus à s'emparer de deux pièces de canon et de deux mortiers. Le mouvement se communique à la colonne. Les guides à pied qui étaient en réserve, s'élancent à la brèche; ils font des prodiges de valeur; on se bat corps à corps, mais l'ennemi était sur ses gardes; la colonne n'a plus la même impulsion, malgré les efforts que fait le général Lannes, qui est grièvement blessé.

L'ennemi avait eu le temps de se rallier, et de disposer d'un grand nombre d'hommes débarqués de la flotte. La nuit était arrivée, on ordonne la retraite; le général Rambeaud est tué dans la place.

Nous apprenons, en rentrant au camp, que le contre-amiral Perrée avait pris, en croisant devant Jaffa, deux bâtimens de la flotte turque, sur lesquels il y avait 400 hommes de troupes, 6 pièces d'artillerie de campagne, une quantité considérable de harnois, des provisions de bouche, et 150,000 liv.

en argent, et l'intendant de la flotille turque, qui avait remis l'état des forces embarquées sur la flotille, et celui des munitions. Il avait fait connaître que cette flotte avait été armée pour attaquer Alexandrie ou Damiette, pendant que l'armée de Djezzar marchait par le désert sur le Caire; mais notre envahissement subit de la Palestine et de la Syrie, avait déjoué ses projets, et l'avait obligé à venir au secours d'Acre*, où elle consommait les moyens qu'elle destinait à attaquer l'Egypte, et terminait sa destinée.

Dans la journée du 20, et dans la nuit, nos batteries continuent leurs feux. Le 21, à 2 heures du matin, Buonaparte se rend au pied de la brèche. Les éclaireurs des divisions, les grenadiers de la 75e., ceux de la 19e, les carabiniers de la 2e. légère, ont ordre de monter pour surprendre l'ennemi. Ils y arrivent, égorgent les postes; mais ils trouvent des retranchemens intérieurs qui les arrêtent; on se retire: le feu continue pendant la journée. A 4 heures du soir, les grenadiers de la 25e. demi-brigade, qui arrivaient de l'avant-garde, sollicitent l'honneur de monter à l'assaut; ces braves s'élancent; mais l'ennemi prévenu avait renforcé une 2e et 3e lignes de feu, qui exigeaient de nouvelles dispositions: on ordonne de se retirer. Ces trois assauts nous coûtent environ 500 hommes tués ou blessés. L'adjudant-général Fouler est tué, ainsi que le chef de la 25e, le cit. Venoux; le général Bon est blessé à mort. Les adjoints aux adjudans généraux, Nethervood et Monpatris, et le cit. Arrighy, mon aide-de-camp, sont grièvement blessés: le premier en

sabrant sur le revers de la brèche. L'adjoint Pinault est tué; l'adjoint aux adjudans généraux, Gerbault, est blessé mortellement, ainsi que le cit. Croisier, aide-de-camp du général en chef. Le général Verdier a commandé, dans ces deux affaires, les grenadiers et les éclaireurs.

Les revers des parallèles étaient remplis de cadavres turcs, qui causaient une infection dangereuse et insupportable.

*Le 22 floréal.* — Bonaparte envoie, le 22 matin, un parlementaire à Djezzar avec la lettre ci-après (1): c'est un Turc pris comme espion, qui en est porteur; (avec les barbares, on ne peut hazarder l'usage de guerre des nations policées) on tire sur lui; la place continue le feu. De notre côté, nous continuons à canonner et à jeter des bombes.

---

(1) *Alexandre Berthier, général de division, chef de l'état-major général, à Ahmed, pacha-el-Djezzar.*

Le général en chef me charge de vous proposer une suspension d'armes pour enterrer les cadavres qui sont sans sépulture sur les revers des tranchées.

Il désire aussi établir un échange de prisonniers, il est en son pouvoir une partie de la garnison de Jaffa, le général Abdullah, et spécialement les canonniers et bombardiers qui font partie du convoi arrivé il y a trois jours à Acre, venant de Constantinople; il a aussi un grand nombre de soldats de l'armée qui était venue de Damas. Il sait qu'il y a à Constantinople et à Rhodes des Français prisonniers; il désire que vous nommiez quelqu'un pour s'aboucher sur ces différens objets avec un de ses officiers.

*Signé* Alexandre Berthier.

*Le 24 floréal.* — Le 24, on renvoie de nouveau le parlementaire; il entre dans la ville, mais elle continue son feu. Rien n'annonce qu'on veuille répondre; au contraire, à 6 heures du soir, au signal d'un coup de canon, l'ennemi sort sur la droite et sur la gauche; il est repoussé.

Bonaparte voyait le but de son expédition rempli. L'armée avait traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie, et avait franchi tous les obstacles avec plus de constance et de rapidité qu'une armée arabe; elle s'était emparée de toutes les places fortes qui défendaient les puits du désert; elle avait dispersé, aux champs d'Esdrelon et du mont Tabor, 25 mille cavaliers accourus de toutes les parties de l'Asie, dans l'espoir de piller l'Egypte, 30 bâtimens portant un corps d'armée turque, destiné à assiéger les ports d'Egypte, avaient été obligés d'accourir à Acre, où cette escadre a fini ses destins.

Enfin, avec environ 10,000 hommes, il avait nourri, pendant trois mois, la guerre dans le coeur de la Syrie, pris 40 pièces de campagne, tué ou fait prisonniers plus de 7000 hommes, enlevé 50 drapeaux, ouvert les forteresses de Gaza, Jaffa, Caiffa, Acre; détruit l'armée qui était en marche pour envahir l'Egypte; pris son équipage de campagne, ses outres, ses chameaux, un général.

La saison des débarquemens d'Egypte l'y rappelait impérieusement; les maladies faisaient des progrès effrayans en Syrie; déjà elles nous avaient enlevé environ 700 hommes; et par les rapports venant de Sous, nous savions qu'il mourait journellement dans la place d'Acre plus de soixante hommes de ces maladies.

Bonaparte ne croit pas devoir prolonger son séjour devant Acre, où quelques jours de plus donnaient l'espoir de prendre le pacha même au milieu de son palais. Il juge que, dans cette saison, la prise du château d'Acre ne valait pas la perte de quelques jours et celle de quelques braves qu'il pourrait d'ailleurs y laisser, et qui lui devenaient nécessaires pour des opérations plus essentielles.

Tous ceux qui ont fait des sièges contre les Turcs, savent qu'ils se font tuer, femmes et enfans, en défendant jusqu'au dernier monceau de pierres; ils ne croient pas à la bonne-foi des capitulations, parce qu'ils ne savent qu'égorger leurs ennemis.

Bonaparte se décide à lever le siège; mais il faut plusieurs jours pour l'évacuation des blessés et des malades. Il ordonne que pendant ce temps toutes les batteries de canon et de mortiers soient dirigées, et qu'on emploie le reste des munitions du siège pour raser le palais de Djezzar, les fortifications, les édifices.

*Le 26 floréal.* — Le 26, à la pointe du jour, on s'apperçoit que l'amiral anglais avait mis à la voile avec trois bâtimens turcs. Il n'avait été instruit qu'à ce moment, que nos frégates avaient pris deux de ses avisos et un bâtiment turc. Il craignait pour un convoi de djermes et deux avisos turcs envoyés devant le port d'Abouzaboura pour embarquer des Naplousains que Djezzar croyait avoir soulevés de nouveau. Effectivement, l'amiral Perrée chassait cette flottille, qui est dégagée par les Anglais. Nos frégates prennent le large; mais elles ne sont pas poursuivies. Les vaisseaux anglais reviennent devant Acre.

Le 27, à deux heures et demie du matin, l'ennemi fait une sortie, il est repoussé; à 7 heures du matin; il en fait une nouvelle sur tous les points, par-tout il est repoussé; il ne peut pénétrer dans aucun boyau, il est mitraillé de nos batteries, et reconduit, la bayonnette aux reins, dans ses places d'armes; tout est couvert de ses cadavres; nous perdons 60 hommes tués ou blessés. C'était le général Verdière qui montait la tranchée.

*Le 28 floréal.* — Le 28, un parlementaire anglais se présente sur la plage; il ramène le Turc que nous avions envoyé en parlementaire à Djezzar le 22; il apporte une lettre du commodore anglais, lettre qui a pour but de faire connaître que Djezzar étant sous la protection du feu de ses vaisseaux, ne peut répondre sans son intermédiaire; il remet un paquet contenant des proclamations supposées de la Porte, certifiées Sidney Smith. Cet écrit, lu par toute l'armée, reçoit pour réponse le mépris qu'une action lâche inspire à l'honneur (1).

---

(1) PROCLAMATION.

*Le ministre de la sublime Porte aux généraux, officiers et soldats de l'armée française qui se trouvent en Egypte.*

Le Directoire français, oubliant entièrement le droit des gens, vous a induits en erreur, a surpris votre bonne foi, et au mépris des lois de la guerre, vous a envoyés en Egypte, pays soumis à la domination de la sublime Porte, en vous faisant accroire qu'elle-même avait pu consentir à l'envahissement de son territoire. Doutez-vous qu'en vous envoyant ainsi dans une région lointaine, son seul et unique but n'ait été de vous exiler de la France, de vous précipiter dans un abyme de dangers, et de vous faire

L'amiral anglais fait connaître qu'il existe un traité d'alliance entre l'Angleterre et la Porte, signé le 5 janvier 1799.

Le canot anglais et l'officier qui le commandait

---

périr tous autant que vous êtes? Si, dans une ignorance absolue de ce qui en est, vous êtes entrés sur les terres d'Egypte; si vous avez servi d'instrument à une violation des traités inouie jusqu'à présent parmi les puissances, n'est-ce point par un effet de la perfidie de vos Directeurs? Oui certes! Il faut pourtant que l'Egypte soit délivrée d'une invasion aussi inique. Des armées innombrables marchent en ce moment; des flottes immenses couvrent déjà les mers.

Ceux d'entre vous, de quelque grade qu'ils soient, qui voudront se soustraire au péril qui les menace, doivent, sans le moindre délai, manifester leurs intentions aux commandans des forces de terre et de mer des puissances alliées; qu'ils soient surs et certains qu'on les conduira dans les lieux où ils desireront aller, et qu'on leur fournira des passeports pour n'être point inquiétés pendant leur route par les escadres alliées ni par les bâtimens en course; qu'ils s'empressent donc de profiter à temps de ces dispositions bénignes de la sublime Porte, et qu'ils les regardent comme une occasion propice de se retirer de l'abyme affreux où ils ont été plongés.

Fait à Constantinople, le 11 de la lune de Ramazan, de l'an de l'égire 1213, et 5 février 1799.

Je soussigné, ministre plénipotentiaire du roi d'Angleterre près la Porte-ottomane, et actuellement commandant la flotte combinée devant Acre, certifie l'authenticité de cette proclamation et en garantis l'exécution.

A bord du Tigre, ce 10 mai 1799.

*Signé* SIDNEY SMITH.

sont renvoyés sans réponse; le feu continue de part et d'autre.

On s'occupe pendant la nuit à commencer l'évacuation des blessés, des malades et de l'artillerie de siège sur Cantoura. Le premier bataillon de la 69e demi-brigade part le 29, le deuxième le suit le 30; ils escortent les convois d'artillerie et les blessés.

L'avant-garde, aux ordres du général Junot, après avoir brûlé tous les magasins de Tabarié, prend position à Saffarié, pour couvrir les débouchés d'Obeline et de Scheffamrs, sur le camp d'Acre.

1er *prairial* (20 avril). — L'ennemi, qui était bombardé et canonné par un feu très-vif, qui voyait détruire le palais de Djezzar, les parties de ses fortifications qui n'avoient pas encore été battues, ses édifices, fait une sortie le premier prairial à la pointe du jour: il est repoussé. A trois heures après midi, il sort de nouveau sur tous les points; il profite des renforts qu'il avait reçus; son but était de se jeter dans nos batteries; il met un acharnement qu'il n'avait pas encore montré; il est repoussé de toutes les parties, excepté au boyau du couronnement du glacis de la tour de brèche, dont il s'empare: mais à peine y est-il, que le général Lagrange, qui commandoit la tranchée l'attaque avec deux compagnies de grenadiers, non-seulement reprend le boyau, mais poursuit l'ennemi dans sa place d'armes extérieure, dont il s'empare, et le force à rentrer dans la place. L'ennemi perd dans cette sortie une quantité considérable de ses plus braves.

Toute l'artillerie de siège était évacuée; elle avait été remplacée aux batteries par quelques pièces de

campagne; ces objets inutiles avaient été jetés à la mer; on avait détruit par la mine et à la sape un aqueduc de plusieurs lieues, qui conduit l'eau à la ville d'Acre; tous les magasins, les moissons des environs d'Acre, sont réduits en cendre.

A neuf heures du soir, le premier prairial, on bat la générale; le siège se lève après 61 jours de tranchée ouverte. L'armée en avait été prévenue par la proclamation suivante:

« Au quartier-général devant Acre, le 28 floréal an 7.

*Bonaparte, général en chef.*

» Soldats, vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie, avec plus de rapidité qu'une armée arabe.

» L'armée qui était en marche pour envahir l'Egypte est détruite; vous avez pris son général, son équipage de campagne, ses bagages, ses outres, ses chameaux.

» Vous vous êtes emparés de toutes les places fortes qui défendent les puits du désert.

» Vous avez dispersé aux champs du mont Tabor cette nuée d'hommes accourus de toutes les parties de l'Asie, dans l'espoir de piller l'Egypte.

» Les trente vaisseaux que vous avez vu arriver dans Acre, il y a douze jours, portaient l'armée qui devait assiéger Alexandrie; mais obligée d'accourir à Acre, elle y a fini ses destins; une partie de ses drapeaux ornera votre entrée en Egypte.

» Enfin, après avoir, avec une poignée d'hommes, nourri la guerre pendant trois mois dans le

coeur de la Syrie, pris quarante pièces de campagne, cinquante drapeaux, fait six mille prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, Jaffa, Caiffa, Acre, nous allons rentrer en Egypte. La saison des débarquemens m'y rappelle.

» Encore quelques jours, et vous aviez l'espoir de prendre le pacha même au milieu de son palais; mais, dans cette saison, la prise du château d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours : les braves que je devrais d'ailleurs y perdre sont aujourd'hui nécessaires pour des opérations plus essentielles.

» Soldats, nous avons une carrière de fatigue et de dangers à courir; après avoir mis l'Orient hors d'état de rien faire contre nous cette campagne, il nous faudra peut-être repousser les efforts d'une partie de l'Occident.

» Vous y trouverez une nouvelle occasion de gloire; et si, au milieu de tant de combats, chaque jour est marqué par la mort d'un brave, il faut que de nouveaux braves se forment et prennent rang à leur tour parmi ce petit nombre qui donne l'élan dans les dangers, et maîtrise la victoire.

*Signé* BONAPARTE.

*Le premier prairial.* — La division du général Lannes se met en marche pour Cantoura. Elle est suivie des équipages de l'armée et du parc, et de la division du général Bon.

La division du général Kléber et la cavalerie prennent position ; l'infanterie en arrière du dépôt de la tranchée; la cavalerie devant le pont de la rivière d'Acre, à 1500 toises de la place. Le géné-

ral Kléber fait prévenir le général Regnier, dont la division était de tranchée, qu'il était en position; aussitôt ce général fait reployer dans le plus grand silence, ses postes sur les places d'armes, et de-là, à la queue de la tranchée; les pièces de campagne sont évacuées à bras, et se mettent en route. La division Regnier retourne à son camp y reprendre ses sacs, et suit la marche de l'armée. Lorsqu'elle a passé le pont, la division Kléber fait également son mouvement; elle est suivie de la cavalerie qui laisse cent dragons pied à terre, pour protéger les ouvriers destinés à détruire les deux ponts. Elle a ordre de ne quitter la rivière que deux heures après le départ des dernières troupes d'infanterie. Le général Junot, avec son corps, s'était porté au moulin de Kerdanné, pour couvrir le flanc gauche de l'armée.

Le siège aurait été levé de jour, si le chemin n'eût pas été de trois lieues sur la plage. Alors l'ennemi, avec ses chaloupes canonnières, aurait suivi ce mouvement, et établi une canonnade qu'il était convenable d'éviter.

L'ennemi continue à tirer sur nos parallèles pendant toute la nuit, et ne s'apperçoit qu'au jour de la levée du siège; il était si maltraité, qu'il n'a fait aucun mouvement.

L'armée exécute sa marche dans le plus grand ordre; le 2 elle arrive à Cantoura, port qui avait été notre point de débarquement des objets venant de Damiette à Jaffa et sur lequel avaient été évacuées notre artillerie de siège et celle de campagne turque, prise à Jaffa. Cette artillerie, au nombre de 40 pièces, avait été successivement conduite au camp d'Acre,

pour remplacer celle française de campagne, que nous avions été forcés de mettre en batterie pour le siège.

Bonaparte n'avait pas assez de chevaux pour traîner cette quantité immense d'artillerie turque; il préférait employer les moyens d'embarquement par mer pour l'évacuation des blessés ou malades sur Jaffa. Il prend le parti de n'emmener que 20 pièces turques. Il en fait jeter 22 à la mer, et brûler les affuts et caissons sur le port de Cantoura.

Tous les blessés et malades sont évacués sur Jaffa; généraux, officiers, administrateurs, chacun donne ses chevaux; il ne reste pas un Français en arrière.

L'armée couche, le 3, sur les ruines de Césarée; le lendemain, des Naplousains se montrent au port d'Abouzaboura, quelques-uns sont pris et fusillés; les autres s'éloignent: leur but est de voler les haillons que laisse la suite d'une armée.

L'armée campe, le 5, à quatre lieues de Jaffa, sur une rivière, espèce de crique. Des partis brûlent les villages qui avaient marché pour inquiéter nos convois pendant le siége. Les grains sont incendiés, les troupeaux enlevés.

L'armée arrive, le 5, à Jaffa. Un pont de bateaux avait été jeté sur la petite rivière de *Lahohya* que l'on passe difficilement à gué à la barre de son embouchure.

L'armée séjourne, les 6, 7 et 8, à Jaffa. Ce temps est employé à punir les villages des environs qui se sont mal conduits. Les grains sont enlevés ainsi que les bestiaux. On fait sauter les fortifications de Jaffa;; on jette à la mer toute l'artillerie en fer de la place les blessés sont évacués tant par terre que par mer,

et le 2e. bataillon de la 69e., la 22e. légère partent successivement pour escorter les convois par terre.

Les négocians de Jaffa payent une contribution de 150,000 livres.

Bonaparte reçoit des nouvelles de l'Egypte; le général Dugua lui mande que des mouvemens de révolte se sont manifestés dans les provinces de Benisneff, de Charkié, et notamment de Bahiré; que les Anglais s'étaient montrés à Suez; que des mamelouks, chassés de la Haute-Egypte, et descendus dans les provinces de la basse, avaient cherché à soulever le peuple; mais que, par l'activité des troupes et celle des généraux, tout avait été appaisé; que la ville du Caire et les principales de l'Egypte étaient restées dans la plus grande tranquillité.

Ces soulèvemens étaient une des ramifications du plan d'attaque générale qui devait avoir lieu contre les Français en Egypte, en même-temps que Djezzar viendrait de Syrie, et que les flottes turque et anglaise se présenteraient devant Damiette: tels en sont les détails intéressans (1).

---

(1) Une tribu d'Arabes, venant d'Afrique, s'était campée sur les confins de la province de Gizeh, le 15 ventôse, et l'inquiétait en volant et cherchant à soulever les Feilahs. Le général Dugua fait marcher contre eux le général Lanusse, qui leur tend des embuscades, enlève leur camp et les disperse. Le fils du général Leclerc, jeune homme distingué, est grièvement blessé. Peu de jours après, le village de Bordein, dans Charkié s'était révolté. Le chef de brigade Durauteau, officier de mérite, s'y porte le 24 ventôse, et le brûle.

Le pacha d'Egypte, qui avait fui du Caire avec Ibra-

L'armée part le 9 pour Ibné ; la division Regnier forme la colonne de gauche, marche par Ramlé

---

him bey lors de l'arrivée des Français, y avait laissé son kyaca. Cet homme avait tenu une conduite sage qui lui avait mérité une espèce de confiance politique de la part de Bonaparte ; il lui avait donné la charge d'émir hadji pour la prochaine caravane de la Mecque; il lui avait fait part de son expédition de Syrie; et il était convenu qu'il y suivrait l'armée : il s'était effectivement mis en route, mais il marchait lentement, et s'arrêta dans la province de Charkié. Il supposa avoir reçu la nouvelle de la mort de Bonaparte et de la défaite totale de l'armée. Il se met en révolte ouverte; il cherche à soulever la province de Charkié, ainsi que les Arabes, dont quelques-uns se réunissent à lui. Le général Dugua, toujours aussi prévoyant qu'actif, avait ordonné au général de brigade Lanusse de le poursuivre ; mais toujours prévenu de la marche des Français, il fuit à leur approche, et leur échappe en se jetant dans le désert, et marche pour gagner les montagnes de Damas.

Au commencement de floréal, un émissaire venu d'Afrique, débarqué à Derne, jouant le saint et environné de disciples, se réunit aux Arabes, se disant l'ange El-Mahdi, annoncé par l'alcoran. Deux cents Maugrabins arrivent aussi d'Afrique, comme par hasard, et se joignent à lui ; il annonce que les fusils, les baïonnettes, les sabres, les canons des Français ne pourront atteindre les vrais croyans qui marcheront avec lui ; qu'au contraire, à la vue de leurs armes, les Français resteraient sans moyens de défense; il persuade; lorsqu'il se croit en force suffisante, il marche sur Demenhurel avec les Arabes (ces Arabes avaient fait un traité de paix, il y avait quelques jours, avec le général Marmont à Alexandrie);

et a l'ordre de brûler les villages et toutes les moissons; le quartier-général, la division Bon, la divi-

---

il y surprend et égorge soixante hommes de la légion nautique, qui étaient restés dans cette ville malgré l'ordre qu'avait reçu leur commandant de se rendre au fort de Rhamanié.

L'ange El-Mahdi profite de ce succès, il soulève tonte la province. Le chef de brigade Lefebvre part du fort de Rhamanié avec 200 hommes; mais tout était soulevé, Arabes et Fellahs; il est entouré, il se bat jusqu'au soir qu'il se retire dans le fort, ayant tué tout ce qui était venu à portée de son feu. Ce saint El-Mahdi perd de son crédit par la mort de beaucoup de ses disciples que nos balles avaient atteints; mais la province restait toujours soulevée. Le général Lanusse, avec une colonne mobile, se porte, le 19 floréal, à Rhamanié, et delà à Demennhurei, battant tout ce qui est devant lui. Il fait passer 1500 hommes de cette ville au fil de l'épée, et la fait réduire en cendres. Il disperse les disciples du saint El-Mahdi, qui fuit lui-même blessé et mourant de peur. Les Maugrabins passent le Nil et gagnent la Charkié. La province rentre dans l'ordre.

Dans le même-temps les mamelouks, chassés de la haute Egypte par le général Desaix, étaient descendus dans les provinces de la basse Egypte, ils cherchaient à insurger les Fellahs et les Arabes; ils sont battus par le chef de brigade d'Estrées. Ils se réfugient dans la province de Charkié, où, d'après l'ordre du général Dugua, le général de brigade Davoust les poursuit. Le 19 floréal, il atteint Elphi bey et les Arabes Bellis; il les bat, tue trois principaux kyachefs; le reste fuit dans l'Oasis-d'Houred, et gagne la Syrie par les déserts.

Le général Lanusse, qui a deployé autant d'activité

sion Lannes suivent la route du centre, où elles brûlent également les villages et les moissons; une colonne de cavalerie est détachée à droite, le long de la mer; elle suit les dunes pour ramener tous les troupeaux qui s'y étaient réfugiés: la division Kléber forme l'arrière-garde, et à l'ordre de ne quitter Jaffa que le 10. L'armée marche dans cet ordre jusqu'à Kan-Iounesse. Cette plaine immense n'est que feu: telle est la vengeance des assassinats qui s'y sont commis sur nos troupes, et des attaques

---

qu'il a rendu de services en se portant avec une ropidité étonnante par-tout où il y avait des séditions, atteint, le 17 prairial, dans la Charkié, les Maugrabins et les hommes échappés de la Bahiré, lorsqu'il brûlait Demennhurel; il leur tue 150 hommes, et brûle le village où ils s'étaient réfugiés,

Le 15 floréal, un vaisseau anglais et une frégate s'étaient présentés devant Suez; mais ayant trouvé ce port en état de défense, ils se retirent et laissent un brick en croisière. Le patriarche de la Mecque force les Anglais à souffrir que les bâtimens apportent le café à Suez.

Bonaparte avait fait partir de Suez, le 16 ventôse, une chaloupe canonnière pour se rendre à Cosseir, et enlever toutes les richesses que les mamelouks, battus dans la haute Egypte, faisaient embarquer; mais au premier coup de canon, *la Tagliamento* saute, et l'expédition manque.

Telles ont été les séditions organisées, et qui ont éclaté en même-temps que nous prenions Jaffa et que nous détruisions Acre, l'armée qui devait partir de Syrie pour entrer en Egypte, et la flotte turque qui devait se présenter à Damiette.

ques si fréquentes de nos convois, en même-temps que cette mesure terrible, nécessitée par les lois de la guerre, ôte à l'ennemi tout moyen d'approvisionnement et de magasins.

L'armée campe le 10 au Mecheltal, et arrive le 11 à Gaza, d'où elle repart le 12. Cette ville s'était bien conduite; les personnes et les propriétés y sont respectées. On fait sauter le fort: trois principaux habitans riches s'étaient mal conduits; ils sont taxés à une contribution de cent mille livres.

La division Kléber marche à une journée en arrière.

L'armée arrive à Kan-Iounesse, le 22, et repart le 13, et entre dans le désert, suivie d'une quantité considérable de bestiaux enlevés à l'ennemi, et destinés à l'approvisionnement d'El-Arisch. Le désert entre cette place et Kan-Iounesse, comprend onze lieues d'espace habité par des Arabes qui avaient souvent attaqué nos convois. On brûle plusieurs de leurs camps; on enlève beaucoup de bestiaux, chameaux, et on incendie le peu de récolte qui se trouve dans quelques parties de ce désert.

L'armée séjourne, le 14, à El-Arisch: Bonaparte laisse garnison; il ordonne de nouveaux travaux pour la défense du fort; il le fait approvisionner en munitions et en vivres.

L'armée continue sa marche sur Cathich, où elle arrive le 16. Les divisions, quoique marchant successivement, souffrent beaucoup de la soif. Le désert est de vingt deux lieues, dans l'espace desquelles on ne trouve à mi-chemin qu'un mauvais puits d'eau saumâtre.

L'armée séjourne à Cathich. Le fort y contient des magasins considérables. Bonaparte profite de ce séjour pour reconnaître Tinch, Peluse, et les bouches d'Onnufarrège.

Une garnison considérable reste à Cathich; un général de brigade en a le commandement, auquel on réunit celui d'El-Arisch et de Tinch, où l'on établit un fort pour se rendre maître des bouches d'Onnufarrège.

Le 18, l'armée continue sa marche; le quartier-général part le 19 pour se rendre à Salchich.

La division Kléber marche à Tinch pour s'embarquer et se rendre à Damiette.

Le reste de l'armée, rassemblé à Cathich, y séjourne et se rend au Caire, où elle arrive le 26.

Les grands du Caire, le peuple viennent au-devant de l'armée qui se déploie dans l'ordre de parade. Ils sont étonnés de la voir dans une tenue semblable à celle qu'elle aurait sortant de ses casernes. Le soldat croit revoir une patrie dans la ville du Caire, et les habitans nous y reçoivent comme leurs compatriotes.

Le corps de l'armée de l'expédition de Syrie a perdu, en quatre mois, environ sept cents hommes, morts de maladie (1); 500 tués dans les combats,

---

(1) A notre entrée en Syrie toutes les villes étaient infectées de la peste, maladie que l'ignorance et la barbarie rendent si funeste à l'Orient.

Celui qui en est frappé se croit mort, tout l'abandonne, et il meurt quand la médecine et les soins l'auraient guéri.

et environ dix-huit cents blessés, dont quatre-vingt-dix amputés, qui ne pourront servir que dans les

---

Le citoyen Dégenettes, médecin en chef de l'armée, a déployé un courage et un caractère qui lui donnent des droits à la reconnaissance nationale.

Nos soldats attaqués de la moindre fièvre, on les croyait atteints de la peste, et ces maladies se trouvaient mêlées. Les hôpitaux de fiévreux étaient abandonnés par les officiers de santé et les suivans. Le citoyen Dégenette se transporte lui-même dans les hôpitaux, visite tous les malades, touche les bubons, les panse, déclare et soutint qu'il n'y a pas de peste, mais une fièvre maligne avec bubons, qui peut se guérir facilement par les soins et par la tranquillité de tête du malade.

Il monte à la brèche de son état, et il pousse le courage jusqu'à se faire deux incisions, et à s'inoculer au-dessus du teton et à l'aisne la suppuration d'un bubon. Il ne prend point la maladie,

Il calme le moral du soldat, premier motif de guérison, et par ses soins et sa constance à être dans les hôpitaux, un grand nombre d'hommes attaqués de la peste se trouvent guéris. Son exemple est suivi par les autres officiers de santé.

Peut-être doit-on au citoyen Dégenettes la vie de beaucoup d'hommes.

Il a fait évacuer les fiévreux à bubons, sans qu'il en résulte la moindre contagion pour l'armée.

Le citoyen Larrey, chirurgien en chef de l'armée, à également des droits à la reconnaissance, par le zèle et l'activité qu'il a mis au pansement de blessés, que lui et ses confrères allaient faire au pied de la brèche. Plusieurs ont été tué.

vétérans; presque tous les autres blessés sont guéris et rentrés à leurs corps.

Au Caire, le 6 messidor an 7 de la République française. (24 Juin 1799.)

Le général de division, chef de l'état-major-général de l'armée.

*Signé* Alexandre Berthier.

# BATAILLE D'ABOURKIR.

## Armée d'Orient.

Au quartier-général d'Alexandrie, le 10 thermidor an 7. (28 juil. 1799.)

*Bonaparte, membre de l'institut national, général en chef, au Directoire exécutif.*

Citoyens Directeurs, je vous ai annoncé par ma dépêche du 21 floréal (10 mai), que la saison des débarquemens m'avait décidé à quitter la Syrie.

Le débarquement a effectivement eu lieu. Le 23 messidor, cent voiles, dont plusieurs de guerre, se présentèrent devant Alexandrie, et mouillèrent à Aboukir. Le 27, l'ennemi débarque, prend d'assaut, et avec une intrépidité singulière, la redoute et le fort d'Aboukir, met à terre son artillerie de campagne, et renforcé par cinquante voiles, il prend position, sa droite appuyée à la mer, la gauche au lac Maadié, sur de très-belles collines.

Je pars de mon camp des Pyramides le 27, j'arrive le 1^er^. thermidor à Rhamanié; je marche sur Birkat, qui devient le centre de mes opérations, d'où je me porte en présence de l'ennemi le 7 thermidor à six heures du matin.

Le général Murat commande l'avant-garde. Il fait attaquer la droite de l'ennemi par le général

Destaing. Le général de division Lannes attaque la gauche. Le général Lanusse soutient l'avant-garde. Une belle plaine de quatre cents toises séparait les aîles de l'armée ennemie. La cavalerie y pénètre: elle se porte avec la plus grande rapidité sur les derrières de la droite et de la gauche. L'une et l'autre se trouvent coupées de la seconde ligne; les ennemis se jettent à l'eau pour tâcher de gagner les barques qui étaient à trois quarts de lieue en mer. Ils se noient tous; spectacle le plus horrible que j'aie vu.

Nous attaquons alors la seconde ligne qui occupait une position formidable, un village crénelé en avant, une redoute au centre, et des retranchemens qui la liaient à la mer. Plus de 30 chaloupes canonnières le flanquaient: le général Murat force le village. Le général Lannes attaque la gauche en longeant la mer; le général Fugières se porte en colonne serrée sur la droite de l'ennemi. L'attaque et la défense deviennent vives. La cavalerie décide encore de la victoire: elle charge l'ennemi, se porte rapidement sur le derrière de la droite, et en fait une horrible boucherie. Le chef de bataillon da la 69e., Bernard, et le citoyen Bayle, capitaine des grenadiers de cette demi-brigade, se sont couverts de gloire; la redoute est prise, et les hussards s'étant encore placés entre le fort d'Aboukir et cette seconde ligne, l'ennemi est obligé de se jeter à l'eau. Poursuivi par notre cavalerie, tout se noya. Nous investissons alors le fort où était la réserve renforcée par les fuyards les plus lestes; ne voulant point perdre de monde,

e fais placer six mortiers pour le bombarder. Le rivage où les courans ont porté l'année dernière les cadavres anglais et français, est couvert de cadavres ennemis; on en a déjà compté plus de six mille; trois mille ont été enterrés sur le champ de bataille. Ainsi, pas un seul homme de cette armée ne se sera échappé lorsque le fort se sera rendu, ce qui ne peut tarder.

Deux cents drapeaux, les bagages, les tentes quarante pièces de campagne, Kussei Mustapha, pacha de Natolie, cousin-germain de l'ambassadeur turc à Paris, commandant en chef l'expédition, prisonnier avec tous ses officiers, voilà les fruits de la victoire.

Nous avons eu cent hommes tués, cinq cents blessés; parmi les premiers, l'adjudant-général Leturcq, le chef de brigade Duvivier, le chef de brigade Cretin, mon aide de-camp Guibert. Les deux premiers étaient deux excellens officiers de cavalerie, d'une bravoure à toute épreuve, que le sort de la guerre avait long-temps respectés. Le troisième était un officier du génie, que j'aie connu, qui possédait le mieux cette science difficile, et dans laquelle les moindres bévues ont tant d'influence sur le résultat des campagnes et des destinées d'un état. J'avais beaucoup d'amitié pour le quatrième.

Les généraux Murat et Fugières, le chef de brigade Morangés ont été blessés.

Le gain de cette bataille, qui aura tant d'influence sur la gloire de la République, est dû rincipalement au général Murat. Je vous de-

mande, pour ce général, le grade de général de division. Sa brigade de cavalerie a fait l'impossible.

Le chef de brigade Bessières, à la tête des guides, a soutenu la réputation de son corps.

L'adjudant-général de cavalerie, Roize, a manoeuvré avec le plus grand sang-froid. Le général Junot a eu son habit criblé de balles.

Je vous enverrai dans quelques jours de plus grands détails avec l'état des officiers qui se sont distingués.

J'ai fait présent au général Berthier, de la part du Directoire, d'un poignard d'un beau travail, pour marque de satisfaction des services qu'il n'a cessé de rendre pendant toute la campagne.

*Signé* BONAPARTE.

## *Bataille d'Aboukir.*

Au quartier-général d'Alexandrie, le 11 thermidor an 7.

Bonaparte, aussitôt son retour au Caire de l'expédition de Syrie, s'occupe de l'organisation des corps; il remet l'armée en état de marcher à de nouveaux combats; il avait détruit une partie du plan général d'attaque combiné entre la Porte et l'Angleterre; il juge que d'un moment à l'autre il aurait à combattre les autres parties.

Bonaparte est instruit par le général Desaix que les mamelouks qui étaient dans la haute Egypte, s'étaient divisés: qu'une partie s'était portée dans

l'oasis de Sababiar, dans le dessein de se réunir à Ibrahim bey qui s'était reporté à Gaza ; que Mourat bey descendait par le Fayum pour gagner l'oasis des lacs Natron. Il juge que son projet était de se réunir à un rassemblement d'Arabes qui s'y était formé, et que le général Destaing avait dû dissiper avec la colonne mobile à ses ordres. La marche de Mourat bey et les mouvemens des Arabes aux lacs Natron et à Marion, annonçaient le projet de protéger un débarquement, soit à la tour des Arabes soit à Aboukir.

Le général Lagrange, avec une colonne mobile, part du Caire le 22 messidor, et arrive à Sababiar, où il surprend les mamelouks dans leur camp ; ils n'ont que le temps de fuir, en abandonnant tous leurs bagages et 700 chameaux : Osman bey est tué, avec plusieurs cachefs et quelques mamelouks ; cinquante chevaux restent en son pouvoir ; les mamelouks fuient dans le désert.

Le général Murat, avec une colonne mobile, reçoit l'ordre de partir le  messidor, pour se rendre aux lacs Natron, y dissiper les rassemblemens d'Arabes, seconder le général Destaing, et couper le chemin à Mourat bey.

Ce général arrive aux lacs Natron, prend un cachef et trente mamelouks, chassés avec les Arabes par le général Destaing. Mourat bey apprend, près des lacs Natron, que les Français y sont ; il rétrograde ; le 25, il couche près des pyramides de Gizeh, du côté du désert.

Bonaparte, informé de ce mouvement, part du Caire le 26 messidor avec les guides à cheval et

ceux à pied, les grenadiers des 32e. et 18e. demi-brigades, les éclaireurs, et deux pièces de canon; il va coucher aux pyramides de Gizeh, où il ordonne au général Murat de le joindre. Arrivé aux pyramides, son avant-garde poursuit les Arabes qui marchaient à la suite de Mourat bey, parti le matin pour remonter vers le Fayum: on tue quelques hommes, on prend quelques chameaux.

Le général Murat, qui avait rejoint Bonaparte, suit la route qu'avait tenue Mourat bey, l'espace de cinq lieues.

Bonaparte, disposé à rester deux ou trois jours aux pyamides de Gizeh, y reçoit une lettre d'Alexandrie, qui lui annonce qu'une flotte turque de cent voiles avait mouillé à Aboukir le 23, et annonçait des vues hostiles contre Alexandrie; il part au moment même pour se rendre à Gizeh; il y passe la nuit à faire ses dispositions. Il ordonne au général Murat de se mettre en marche pour Rhamanié, avec sa cavalerie, les grenadiers de la 69e., ceux des 18e. et 32e., les éclaireurs, et un bataillon de la 13e. demi-brigade qu'il avait avec lui.

Une partie de la division Lannes reçoit l'ordre de passer le Nil dans la nuit, et de se rendre à Rhamanié.

Une partie de la division Rampon reçoit également l'ordre de passer le Nil à la pointe du jour, pour se porter aussi sur Rhamanié.

Le parc destiné à marcher se met en mouvement.

Dans la nuit, tous les ordres et toutes les instructions sont expédiés dans les provinces.

Au général Desaix, pour qu'il ordonne au général Friant de rejoindre les traces de Mourat bey, et de le suivre avec sa colonne mobile par-tout où il ira. Bonaparte recommande au général Desaix de faire bien approvisionner le fort de Kéné dans la haute Egypte, celui de Coceïr, de laisser cent hommes dans chacun, de surveiller la situation du Caire pendant l'expédition contre le débarquement turc à Aboukir, de se concerter avec le général Dugua, commandant au Caire; d'envoyer la moitié de sa cavalerie à l'armée.

Au général Dugua, de tenir, autant qu'il lui sera possible, des colonnes mobiles dans les provinces environnant le Caire; de se concerter avec les généraux Desaix et Regnier, qui est dans la Charkié; de tenir la citadelle et les forts du Caire bien approvisionnés, et de s'y retirer, en cas d'événement majeur.

Au général Regnier, de surveiller les approvisionnement des forts d'El-Arisch, Cathich, Salahié et Belbeis; de s'opposer, autant qu'il pourra, avec la 85e. demi-brigade et le corps de cavalerie à ses ordres, à tous les mouvemens soit d'insurrection de Fellah, d'Arabes, soit d'Ibrahim bey et des troupes Djezzar; qu'enfin, en cas de forces supérieures, les garnisons devaient se renfermer dans les forts, et lui et ses troupes rentrer au Caire.

Au général Kléber, de faire un mouvement sur Rosette, en laissant les troupes nécessaires à la sureté de Damiette et de la province.

Le général Menou, avec une colonne mobile, était allé aux lacs Natron; il reçoit l'ordre de met-

tre deux cents Grecs avec une pièce de canon pour tenir garnison dans les couvens qui sont bâtis de manière à faire d'excellens forts. L'objet est de défendre l'occupation de cet oasis à Mourat bey, ainsi qu'aux Arabes. Il lui est ordonné de rejoindre l'armée à Rhamanié avec le reste de sa colonne.

Le général en chef, avec le quartier-général, part de Gizeh, le 28 messidor, couche à Wardam, le 29 à Terranné, le 30 à Schabour; il arrive le 1^er^. thermidor à Rhamanié, où l'armée se réunit successivement le 2 et le 3.

Les généraux Lanusse, Robin, Fugières, qui étaient dans les provinces de Menouf et de Garbié, pour y faire payer le miri, rejoignent l'armée à Rhamanié.

Bonaparte apprend la nouvelle que les cent voiles turques, mouillées à Aboukir le 24, avaient débarqué environ trois mille hommes et de l'artillerie, et avaient attaqué, le 27, la redoute d'Aboukir qu'ils avaient enlevée de vive force; que le fort d'Aboukir, dont le commandant avait été tué, s'était rendu le même jour, par une de ces lâchetés qui méritent un exemple sévère de la part du gouvernement.

Ce fort est séparé de la terre par un fossé de vingt pieds, ayant une contrescarpe taillée dans le roc: le revêtement en est bon; il pouvait tenir le temps nécessaire, jusqu'à l'arrivée des secours.

L'adjudant général Julien tient une conduite aussi éclairée sous les rapports politiques que militaires; il fait évacuer dans le fort les munitions, les vivres, les malades qui étaient à Rosette; mais il reste dans

cette ville avec la plus grande partie d'environ deux cents hommes qu'il avait à ses ordres. Il maintient la confiance et la tranquillité dans la province ; il en impose aux agens de l'ennemi.

Le général Marmont écrit que l'ennemi a pris Aboukir par capitulation; qu'il est occupé à débarquer son artillerie; qu'il a coupé les pontons que nous avions construits pour la communication avec Rosette, sur le passage qui joint le lac Madié à la rade d'Aboukir ; que les espions qu'il avait envoyés disaient que l'ennemi avait le projet de faire le siège d'Alexandrie et était fort d'environ quinze mille hommes.

Bonaparte envoie le général Menou à Rosette avec un renfort de troupes; il lui ordonne d'observer l'ennemi ; de bien défendre le Bogaze à l'embouchure du Nil.

Bonaparte espérait que l'ennemi deviendrait entreprenant par la prise d'Aboukir; qu'il marcherait, soit sur Rosette, soit sur Alexandrie; mais il apprend qu'il s'occupe à s'établir et à se fortifier dans la presqu'île d'Aboukir, à former des magasins au fort, à organiser les Arabes; qu'il attend également Mourat bey avec ses mamelouks.

Bonaparte sent que l'ennemi acquiert chaque jour des forces nouvelles ; qu'il est important de prendre une position d'où on puisse l'attaquer également, soit qu'il se porte sur Rose te, soit qu'il fasse l'investivement d'Alexandrie ; enfin, une position telle, que l'on puisse marcher sur Aboukir; s'il y reste, l'attaquer, lui enlever son artillerie, le culbuter

dans la mer, le bombarder dans le fort, le lui reprendre.

Bonaparte se décide à prendre position au village de Birket, situé à la hauteur d'un des angles du lac Maadié, d'où l'on se porte également sur Lecco, Rosette, Alexandrie et Aboukir. Cette position a l'avantage de resserrer l'ennemi dans la presqu'île d'Aboukir, de rendre plus difficiles ses communications avec le pays et d'intercepter les secours qu'il peut attendre des Arabes et des Mamelouks.

Le général Murat, avec la cavalerie, les dromadaires, les grenadiers et le premier bataillon de la 69e. demi-brigade, part de Rhamanié, le 2 thermidor au soir, pour se rendre à Birket. Ce général a ordre de se mettre en communication avec Alexandrie par des détachemens, de faire reconnaître l'ennemi à Aboukir, de pousser des patrouilles sur Lecco et autour du lac Maadié. Le général Murat communique le 3 avec le général Marmont.

L'armée part de Rhamanié le 4, ainsi que le quartier-général; le 5, elle est en position à Birket.

Des sapeurs sont envoyés à Beda, pour y creuser des puits; les puits sont reconnus, nettoyés, bien gardés.

Une patrouille enlève, le 3, près Bucintor, environ soixante chameaux chargés d'orge et de bled que les Arabes conduisaient à Aboukir.

Le général Marmont avait reçu à Alexandrie le général de brigade Destaing qui, avec une colonne mobile, revenait de Mariout où il avait battu un rassemblement d'Arabes et de Mamelouks. Il renvoie au général Murat, d'après l'ordre du général

en chef, 150 hommes de cavalerie, 40 dromadaires et deux pièces de 8, de la colonne du général Destaing; ce qui formait au général Murat un corps de 600 hommes de cavalerie, 5 pièces d'artillerie légère et 100 dromadaires.

L'armée part de Birket dans la nuit du 5; elle prend pasition, une division à Kafr Lin, l'autre à Léda; le quartier-général se rend à Alexandrie. Le général en chef passe la nuit à prendre connaissance des rapports de l'ennemi à Aboukir. Il fait partir trois bataillons de la garnison d'Alexandrie, aux ordres du général Destaing, pour aller reconnaître l'ennemi, prendre position, et faire nettoyer les puits. A moitié chemin d'Alexandrie à Aboukir, il apprend que le général Kléber, avec une partie de sa division, est à Foua, et suit le mouvement de l'armée, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre.

Bonaparte avait employé la matinée du 6 à voir les fortifications d'Alexandrie et à tout disposer pour attaquer l'ennemi à Aboukir, où, par les rapports des espions et ceux faits par les reconnaissances, Mustapha pacha, commandant l'armée turque, était débarqué avec environ 15,000 hommes, beaucoup d'artillerie, une centaine de chevaux, et s'occupait à se retrancher. Dans l'après-midi, Bonaparte part d'Alexandrie avec le quartier-général, et prend position aux puits entre Alexandrie et Aboukir. La cavalerie du général Murat, les divisions Lannes et Rampon ont ordre de se rendre à cette même position; elles y arrivent dans la nuit du 6 au 7, à minuit, ainsi que 400 hommes de cavalerie venant de la Haute-Egypte.

Le 7 thermidor, à la pointe du jour, l'armée se met en mouvement: l'avant-garde commandée par le général Murat, ayant à ses ordres 400 hommes de cavalerie, et le général de brigade Destaing avec trois bataillons et deux pièces de canon.

La division Lannes formait l'aîle droite.

La division Lanusse l'aîle gauche.

La division Kléber qui devait arriver dans la journée, formait la réserve.

Suivait le parc, couvert d'un escadron de cavalerie.

Le général de brigade Davoust avec deux escadrons et 100 dromadaires, a ordre de prendre position entre Alexandrie et l'armée, pour faire face aux Arabes et à Mourat bey qui pouvaient être présumés arrivés d'un moment à l'autre, pour se joindre à l'armée turque; enfin pour assurer la communication avec Alexandrie.

Le général de division Menou qui s'était porté à Rosette, avait eu ordre de se trouver à la pointe du jour à l'extrémité de la barre de Rosette à Aboukir, au passage du lac Madié, pour canonner tout ce que l'ennemi aurait dans le lac, et lui donner de l'inquiétude sur sa gauche.

L'ennemi avait sa première ligne à une demi-lieue en avant du fort d'Aboukir: environ mille hommes occupaient un mammelon de sable retranché à sa droite sur le bord de la mer, soutenu par un village à environ trois cents toises, occupé par douze cents hommes et quatre pièces de canon. Sa gauche était sur une montagne de sable, à gauche de la presqu'île, isolée, à 600 toises en avant du centre

centre de la première ligne. Cette position mal retranchée se trouvait en l'air ; mais l'ennemi l'occupait pour couvrir le puits le plus abondant d'Aboukir. Quelques chaloupes canonnières paraissaient placées pour défendre l'espace de cette position à la deuxième ligne; il y avait deux mille hommes environ et six pièces de canon. En arrière du premier village, à environ 300 toises, l'ennemi avait sa deuxième position : le centre à la redoute qu'il nous avait enlevée, sa droite derrière un retranchement, qu'il avait prolongé depuis la redoute à la mer, espace de 150 toises : sa gauche, en partant de la redoute vers la mer, occupait des mammelons et la plage, battus tant par les feux de la redoute que par les chaloupes canonnières. Il avait dans cette position environ 7000 hommes et 12 pièces de canon : à 100 toises derrière la redoute se trouvent le village d'Aboukir et le fort occupés par à-peu-près 1500 hommes : 80 hommes à cheval étaient la suite du pacha commandant en chef.

L'escadre était mouillée à une lieue et demie dans la rade. Après deux heures de marche, l'avant-garde se trouve en présence de l'ennemi ; la fusillade s'engage avec les tirailleurs.

Bonaparte arrête les colonnes et fait ses dispositions d'attaque.

Le général de brigade Destaing avec ses trois bataillons, marche pour enlever la hauteur de la droite de l'ennemi, occupée par mille hommes : en même-temps un piquet de cavalerie a ordre de couper ce corps dans sa retraite sur le village.

La division Lannes a ordre de se porter sur la

montagne de sable, gauche de la première ligne de l'ennemi, où il avait 2000 hommes et 6 pièces de canon. Un escadron de cavalerie a ordre d'observer et de se porter pour couper ce corps dans sa retraite. Le reste de la cavalerie marche au centre.

La division Lanusse reste en seconde ligne.

Le général Destaing marche sur l'ennemi, au pas de charge ; il abandonne ses retranchemens et se retire sur le village ; la cavalerie sabre les fuyards.

Le corps sur lequel marchait la division Lannes, voyant la droite de la première ligne reployée et la cavalerie qui tournait sa position, la quitte, après avoir tiré quelques coups de canon; deux escadrons de cavalerie et un peloton de guides à cheval lui coupent la retraite, tuent ou forcent à se noyer dans la mer ce corps de 2000 hommes, dont pas un seul n'échappe.

Le corps du général Destaing marche sur le village, centre de la deuxième ligne de l'ennemi; il le tourne, en même-temps que la trente-deuxième demi-brigade attaque de front; l'ennemi fait une vive résistance ; sa seconde ligne détache un corps considérable par sa gauche pour venir au secours du village; la cavalerie le charge, le culbute, sabre et en poursuit une grande partie dans la mer.

Le village est emporté, l'ennemi poursuivi jusqu'à la redoute, centre de sa seconde position.

Cette seconde position était très forte, la redoute étant flanquée par un boyau qui fermait la presqu'île à droite jusqu'à la mer ; un autre boyau se prolongeait sur la gauche, mais à peu de distance

de la redoute; le reste de l'espace était occupé par l'ennemi qui était sur des mammelons de sable et dans des batteries.

L'ennemi présentait dans cette position environ huit à neuf mille hommes.

Pendant que les troupes reprennent haleine, on met des canons en position au village et le long de la mer à notre gauche. On bat la droite de l'ennemi et la redoute: les bataillons du général Destaing formaient, au village qu'ils venaient d'enlever, le centre d'attaque, en face de la redoute; ils ont ordre d'attaquer.

Le général Fugières reçoit l'ordre de se former en colonne, de marcher le long de la mer, pour enlever au pas de charge la droite de l'ennemi: la trente-deuxième qui occupait la gauche du village a l'ordre de tenir l'ennemi en échec devant lui et de soutenir la dix-huitième.

La cavalerie qui était à notre droite, attaque l'ennemi par sa gauche; elle le charge avec impétuosité à plusieurs reprises; elle sabre et force à se jeter à la mer tout ce qui est devant elle; mais elle ne pouvait aller au delà de la redoute, se trouvant entre son feu et celui des canonnières ennemies. Emportée par sa valeur dans ce défilé de feu, elle se reployait après chaque charge, et l'ennemi renvoyait de nouvelles forces sur les cadavres des autres.

La cavalerie fait des prodiges de valeur; elle s'élance et charge jusques sur les fossés de la redoute qu'elle dépasse.

Le chef de brigade Duvivier est tué: l'adjudant général Roize dirigeait les mouvemens avec un

sang-froid et un talent distingués. L'adjudant-général Leturcq, le chef de brigade Bessières, des guides à cheval sont à la tête des charges; l'adjudant-général juge qu'il faut un renfort d'infanterie; il vient rendre compte au général en chef, qui lui donne un bataillon de la soixante-quinzième. Il rejoint la cavalerie; son cheval est tué; alors il se met à la tête de l'infanterie; il vole du centre à la gauche, pour rejoindre la tête de la dix-huitième qu'il voit en marche pour attaquer la droite de l'ennemi.

La dix-huitième marche aux retranchemens, l'ennemi sort en même-temps par sa droite; les têtes de colonnes se battent corps à corps; les Turcs cherchent à arracher les baïonnettes qui leur donnent la mort. Ils mettent leurs fusils en bandoulière, se battent au sabre et au pistolet (chaque Turc a un fusil, deux pistolets à la ceinture, et un sabre); enfin la dix-huitième arrive jusqu'aux retranchemens: mais le feu de la redoute qui flanquait de haut en bas les retranchemens où l'ennemi s'était rallié, arrêtent la colonne au moment où tout cédait à son impulsion. Le général Fugières, l'adjudant-général Leturcq, font des prodiges de valeur; le premier reçoit une blessure à la tête, il continue à combattre; un boulet lui emporte le bras gauche; il est forcé de suivre le mouvement de la dix-huitième, qui se retire sur le village, en faisant un feu de retraite très-vif. L'adjudant-général Leturcq avait en vain voulu déterminer la colonne à se jeter dans le retranchemens ennemis: il s'y précipite lui-

même; il y est seul; il reçoit une mort glorieuse. Le chef de brigade Morangiés est blessé.

Une vingtaine de braves de la dix-huitième étaient restés sur le terrein. Les Turcs, malgré le feu meurtrier du village, s'élancent des retranchemens pour couper la tête des morts et des blessés, et obtenir les récompenses que le gouvernement turc donne à cet usage barbare. (A chaque tête coupée, on donne une aigrette d'argent à celui qui l'apporte).

Le général en chef avait fait avancer un bataillon de la vingt-deuxième légère et un de la soixante-neuvième sur la gauche de l'ennemi. Le général Lannes, qui était à leur tête, saisit le moment où l'ennemi était imprudemment sorti de ses retranchemens; il fait attaquer la redoute de vive force par sa gauche et par sa gorge; la vingt-deuxième, la soixante-neuvième sautant dans le fossé, et sont bientôt sur le parapet et dans la redoute. En même temps la dix-huitième s'était élancée de nouveau, au pas de charge, sur l'ennemi.

Le général Murat, qui suivait tous les mouvemens, qui commandait l'avant-garde, qui était constamment aux tirailleurs, et qui a montré dans cette journée autant de sang-froid que de talens, saisit le moment où le général Lannes lançait sur la redoute les bataillons de la vingt-deuxième légère et de la soixante-neuvième, pour ordonner à une escouade de charger et de traverser toutes les positions de l'ennemi jusques sur le fossé du fort d'Aboukir. Ce mouvement est fait avec tant d'impétuosité et d'à-propos, qu'au moment où la redoute est forcée, cet escadron se trouvait déjà pour couper à

l'ennemi toute retraite dans le fort. La déroute est complète; l'ennemi en désordre et frappé de terreur, trouve par-tout la baïonnette et la mort; la cavalerie le sabre ; il ne croit avoir de ressources que dans la mer; six à sept mille hommes s'y précipitent; ils y sont fusillés et mitraillés; jamais spectacle aussi terrible ne s'est présenté: aucun ne s'est sauvé. (Les vaisseaux étaient à deux lieues dans la rade d'Aboukir.)

Mustapha pacha, commandant en chef l'armée turque, est pris avec environ 200 Turcs; 2000 restent sur le champ de bataille. Toutes les tentes, tous les bagages, vingt pièces de canon, dans lesquelles s'en trouvent deux anglaises données par la cour de Londres au Grand-Seigneur, restent en notre pouvoir. Deux canots anglais fuient sous notre mitraille. Dix mille Turcs sont noyés.

Le fort d'Aboukir ne tire pas un coup de fusil; tout est frappé de terreur; il en sort un parlementaire ; il dit qu'il renferme 1200 hommes; on leur propose de se rendre, mais les uns le voulaient, les autres ne le voulaient pas. La journée se passe.

On prend position; on enlève les blessés. Nous avons perdu dans cette journée 150 hommes tués, et 750 blessés; au nombre des derniers est le général Murat, blessé à la tête; mais sans danger. Le chef de brigade du génie, Cretin, officier du premier mérite, meurt de ses blessures, ainsi que l'aide-de-camp du général en chef, le citoyen Guibert.

Dans la nuit, l'escadre ennemie communique avec le fort; les troupes se réorganisent; le fort se défend. On établit des batteries de mortiers et de ca-

non pour le battre : il est à présumer qu'il sera bientôt en notre pouvoir. Le général Lannes a été blessé à la jambe.

En attendant que le fort se rende, Bonaparte est retourné à Alexandrie, où il examine la situation de la place. On ne saurait donner trop d'éloges au général Marmont sur les travaux de défense de la place d'Alexandrie, aussi bien entendus qu'ils sont multipliés. Tous les services sont parfaitement organisés ; enfin le général Marmont a pleinement justifié la confiance que le général en chef avait en lui, en lui donnant un commandement aussi important.

*Signé* ALEXANDRE BERTHIER.

## *Reprise du fort d'Aboukir.*

Au quartier-général d'Alexandrie, le 17 thermidor, an 7.

*Bonaparte, membre de l'institut national, général en chef, au Directoire exécutif.*

Citoyens Directeurs,

Le 8 thermidor, je fis sommer le château d'Aboukir de se rendre. Le fils du pacha, son kiaya et tous les officiers voulaient capituler, mais ils n'étaient plus écoutés des soldats.

Le 9, on continua le bombardement. Le 10, plusieurs batteries furent établies sur la droite et la gauche de l'isthme. Plusieurs chaloupes canonnières furent coulées bas, une frégate fut démâtée et prit le large.

Le 11, l'ennemi commençant à manquer de vivres, se faufila dans quelques maisons du village qui touche le fort; le général Lannes y étant accouru, fut blessé à la jambe. Le général Menou le remplaça dans le commandement du siège. Le 12, le général Davoust était de tranchée; il s'empara de toutes les maisons où était logé l'ennemi, et le jeta dans le fort, après lui avoir tué beaucoup de monde. Le 22e. d'infanterie légère, et le chef de brigade Magne, qui a été légèrement blessé, se sont parfaitement conduits.

Le 15, le général Robin était de tranchée; nos batteries étaient sur la contrescarpe, nos mortiers faisaient un feu très-vif; le château n'était plus qu'un monceau de pierres. L'ennemi n'avait point de communication avec l'escadre; il mourait de soif et de faim; il prit le parti, non de capituler, ces gens-ci n'entendent pas cela, mais de jeter ses armes et de venir en foule embrasser les genoux du vainqueur. Le fils du pacha, son kiaya et deux mille hommes ont été faits prisonniers. On a trouvé dans le château trois cents blessés et dix-huit cents cadavres. Et il y a tel de nos boulets qui a tué jusqu'à six hommes. Dans les premières vingt-quatre heures de la sortie de la garnison turque, il est mort plus de quatre cents prisonniers, pour avoir trop bu, et mangé avec trop d'avidité.

Ainsi, cette affaire d'Aboukir coûte à la Porte dix huit mille hommes, et une grande quantité de canons.

Pendant les quinze jours qu'a duré cette expédition, j'ai été très-satisfait de l'esprit des habitans d'Egypte. Personne n'a remué, et tout le monde a continué de vivre comme à l'ordinaire.

Les officiers du génie Bertrand et Liedot, et le commandant de l'artillerie Faultrier, se sont comportés avec la plus grande distinction.

Salut et respect,

*Signé* BONAPARTE.

# EXTRAIT

*des dépêches de Sir Sidney Smith et des rapports officiels de la Porte ottomane publiés à Londres par le Gouvernement.*

*Le 2 avril* 1799.

Informé par Dgezzar Pacha, gouverneur de la Syrie, de l'incursion de l'armée de Bonaparte dans cette province, je me hâtai d'aller à son secours, et j'arrivai dans sa capitale deux jours avant que l'ennemi eût paru. Le cap. Milier, du *Theseus*, et le colonel Phelipeaux, avoient beaucoup fait pour la mettre en état de défense, et la présence d'une escadre anglaise parut encourager à se défendre le Pacha qui n'avait d'abord désiré l'arrivée de la flotte anglaise que pour lui aider à évacuer la place, et à sauver ses femmes et ses trésors. Les chaloupes du *Tigre* découvrirent l'avant-garde de l'ennemi au pied du Mont Carmel. Cette troupe qui ne s'attendait point à la rencontre d'une force navale, avait pris sa direction le long de la côte, et fut exposée au feu des chaloupes, qui la mit en déroute et l'obligea de se sauver sur les flancs de la montagne.

Le corps principal de l'armée voyant la difficulté de cheminer le long de la mer, prit la route de Nazareth et investit la ville d'Acre du côté de l'Est,

mais non sans être molesté par les Arabes samaritains qui sont encore plus ennemis des Français que les Egyptiens, et beaucoup mieux armés qu'eux. L'ennemi ne nous ayant répondu que par un feu de mousqueterie, il était évident qu'il n'avait point de canons, et qu'il en attendait par mer. Les mesures furent prises pour les intercepter; le *Theseus* fut détaché à cet effet. La flotille de l'ennemi rencontra dans sa route et prit la *Torride*. Cette flotille doublait le Mont-Carmel, lorsque le *Tygre* l'aperçut. Nous la poursuivîmes; elle fut bientôt atteinte par notre canon. Sept des bâtimens qui la composaient amenèrent pavillon. La corvette qui contenait les propriétés personnelles de Bonaparte et deux autres petits bâtimens s'échappèrent. Les plateformes, canons et munitions pris, furent débarqués et employés à la défense de la ville. Les prises nous ont servi à gêner les postes et à intercepter les convois de vivres.

La perte d'hommes que nous avons éprouvée a été amplement balancée par la perte beaucoup plus considérable de l'ennemi, et par le courage que notre exemple a inspiré aux troupes Turques.

W. Sidney Smith.

*Rapport officiel envoyé d'Acre par Dgezzar-Ghazi-Ahmed Pacha, gouverneur de la Saïd et de Syrie, et commandant en chef des troupes dans ce pays.*

Le général Bonaparte avait suspendu pendant plusieurs jours, depuis le 1er Mai, le feu d'artillerie contre cette place; et dans cet intervalle la garnison

avait continué d'inquiéter nuit et jour l'ennemi, des redoutes élevées en dehors de la forteresse, ainsi que par plusieurs petites sorties. — Le 6 du même mois, il arriva dans la rade d'Acre une flotille turque avec un corps de troupes qui s'était rassemblé à Rhôdes, sous les ordres de Marabut Zade Hassan Bey et du Capidgi Ismaïl Bey. Ces troupes furent débarquées la nuit suivante, et renforcèrent aussitôt les principaux postes d'Acre. L'ennemi ayant été informé de l'arrivée de ce corps, fit jouer, encore dans la même nuit, toutes ses bouches à feu sur la place; et le jour suivant au moment où le corps débarqué réuni à la garnison se disposait à une sortie générale, l'ennemi fit une vive attaque sur la tour d'Aly-Burgi, qui avait été déjà brûlée en grande partie précédemment par les assiégeans. Mais les Français qui s'étaient portés en foule de ce côté furent tellement accueillis par les Musulmans, qu'avec l'assistance de Dieu, il n'échappa pas un seul homme au glaive de ces derniers; l'ennemi perdit en outre beaucoup de monde par le feu d'artillerie et de mousquetterie que les assiégés firent de toutes parts. Un seul Français fut conservé vivant jusqu'à ce qu'on l'eût questionné; il déclara que Bonaparte avait fait accroire à ses soldats qu'il était entré en Egypte et en Syrie du consentement de la Porte, pour détruire le gouvernement des Beys prétendus rebelles dans la première de ces contrées, et celui de Dgezzar-Pacha dans l'autre; en ajoutant, que les troupes envoyées en apparence par la Porte au secours de Dgezzar, venaient réellement pour le seconder (Bonaparte); que leurs chefs étaient du se-

cret, et que du moment où les Français approcheraient, ils s'empareraient de la personne du Pacha et le leur livreraient; que conséquemment la place ne pouvait manquer de tomber d'elle-même et peut-être sans tirer un seul coup de fusil.

Le lendemain à 8 heures, l'ennemi renouvela l'attaque sur la même tour à moitié brûlée, dans l'espérance que les Turcs ne pourraient s'y maintenir, et aussi pour prendre sa revanche de la veille. Mais les assiégeans furent encore repoussés cette fois et taillés en pièces par les braves défenseurs de St. Jean d'Acre.

Bonaparte désespéré du mauvais succès de ces deux attaques, résolut de hazarder le jour suivant un nouvel assaut. Cette tentative eut la même issue que les premières; les Français furent forcés à une retraite précipitée, et tous ceux qui avaient pénétré jusques sur les remparts furent sabrés.

Le 21 Mai, le général français se contenta de faire un feu d'artillerie continuel et très-vif sur le corps de la place et sur les tours. Les braves troupes qui se trouvaient dans la ville résolurent en conséquence d'effectuer une sortie générale; elle eut lieu avec un succès complet; les Français furent enfoncés et culbutés et un grand nombre taillés en pièces; leur défaite fut telle, que Bonaparte se vit forcé de mettre le feu à son camp et à ses bagages, et de se retirer à la faveur de la nuit avec le reste de ses troupes dans les environs de Jaffa. Dgezzar Pacha fit non-seulement poursuivre aussitôt l'ennemi par la cavalerie, mais il envoya à l'instant les or-

dres nécessaires où il convenait, pour couper, s'il était possible la retraite à Bonaparte.

En attendant, ce Pacha a envoyé à la Porte les têtes de 13 généraux et chefs français et d'environ 300 officiers et bas-officiers. Ces têtes apportées par des Tartares, sont arrivées à Constantinople le 12 Juin, et elles ont été exposées le jour suivant, d'après la coutume, devant la grande porte du sérail avec un écrit contenant à-peu-près ce qui est dit plus haut.

*Lettre de l'interprête de Sir Sidney Smith.*

De 29 Mai.

Le 21 de ce mois, les Français jetèrent quelques bombes dans la place; nos mortiers y répondirent par un feu suivi et dirigé sur leurs tranchées. A midi, celui de l'ennemi devint terrible et se soutint jusqu'à 4 heures. Les Français tentèrent alors un assaut général; mais ils furent repoussés de toutes parts avec une grande perte. Enfin vers les 9 heures du soir, Bonaparte leva son camp, et se retira à la faveur de la nuit, après 65 jours de tranchée ouverte et 14 assauts donnés sur la brèche. Il abandonna ses munitions, 25 pièces de canon et 2 mortiers. La garnison de Caiffa se réunit aux restes de son armée, et il se dirigea vers Jaffa. Le 22, les Turcs prirent possession des ouvrages des Français et de leur artillerie, ensevelie dans le sable ou jetée dans les puits, ainsi que des munitions et bagages qui furent transportés dans la ville. Les fossés et les tranchées étaient totalement encombrés de cadavres. Le commodore Sir Sidney a fait voile aussi-

tôt pour aller donner la chasse à trois frégates françaises qui ont paru devant Jaffa, et en longeant la côte, il a fortement inquiété avec son artillerie les Français dans leur retraite.

*Lettre de Sir Sidney Smith à l'amiral Blouguet.*

*A Bord du Tigre, Baie de St. Jean d'Acre.*

Le 16 Mai 1799.

Votre lettre du 27 Février, de Judda, par laquelle vous m'annoncez votre mission de l'hon. gouverneur et du conseil de Bombay, m'est arrivée ici.

Bonaparte, voyant que sa popularité et ses ressources en Egypte, diminuaient, fit une incursion en Syrie, dans l'espoir de se rendre maître des trésors amassés par Dgezar Pacha. Il prit d'abord Gaza et Jaffa, qui ne firent qu'une faible résistance, et s'avança ensuite vers cette ville, dont il commença le siège le 28 mars dernier. Le Pacha m'ayant fait avertir de son approche, je fis diligence pour me rendre dans ce parage, et j'arrivai assez à temps avant l'armée française pour mettre la place en état de faire quelque résistance contre des Européens. — Je pus fournir à Dgezar Pacha des munitions et de la grosse artillerie sans dégarnir les vaisseaux, ayant eu le bonheur d'intercepter l'artillerie de siège de Bonaparte à bord de sa flotille d'Alexandrie et de Damiette, composée en tout de 8 vaisseaux, dont la perte fut très-sensible à l'ennemi, et nous fournit les moyens les plus efficaces de l'inquiéter à son approche. La ville occupe une pointe de terre rectangulaire de la forme d'un carré, dont deux côtés sont baignés par la mer; cette position permettait aux vaisseaux de S. M.

de protéger de leur feu la garnison et des détachemens de travailleurs qu'on avait envoyés pour élever deux ravelins, qui, prenant l'ennemi en flanc sur son point d'approche le plus voisin, gênèrent considérablement ses opérations. Ce serait à n'en point finir d'entrer dans les détails de tous les événemens de ce singulier siège ; il suffira de dire que nous avons été à la distance d'une portée de pierre les uns des autres pendant près de deux mois. L'ennemi s'étant logé de bonne heure sur la couronne, il mina la tour qui forme l'angle du côté de terre de la muraille (consistant en courtines et tours carrées à la manière du douzième siècle.) Bonaparte avait mené du canon de Jaffa, et ayant réussi à faire une brèche le 14ème jour du siège, il tenta l'assaut, mais il fut repoussé. Depuis cette époque, il a encore fait onze entreprises désespérées pour emporter la place d'assaut, toutes sans succès, et il a fini par être obligé de se retirer, après avoir perdu la fleur de son armée, et huit officiers généraux tués ou blessés.

L'armée, totalement découragée et abattue par la fatigue et les maladies, n'a plus voulu monter à la brèche par-dessus les corps putréfiés des Français; en conséquence elle s'est rangée en bataille hier, et elle a reçu des souliers et des gourdes d'eau pour la mettre en état de retraverser le désert. Mes émissaires dans le camp français m'informent que Suez y passe pour être le but des spéculations de Bonaparte, mais sans espoir qu'une armée dégoûtée, diminuée et épuisée, puisse jamais y atteindre, au moins dans un état à pouvoir agir offensivement. C'est cependant mon devoir de vous faire connaître

ce

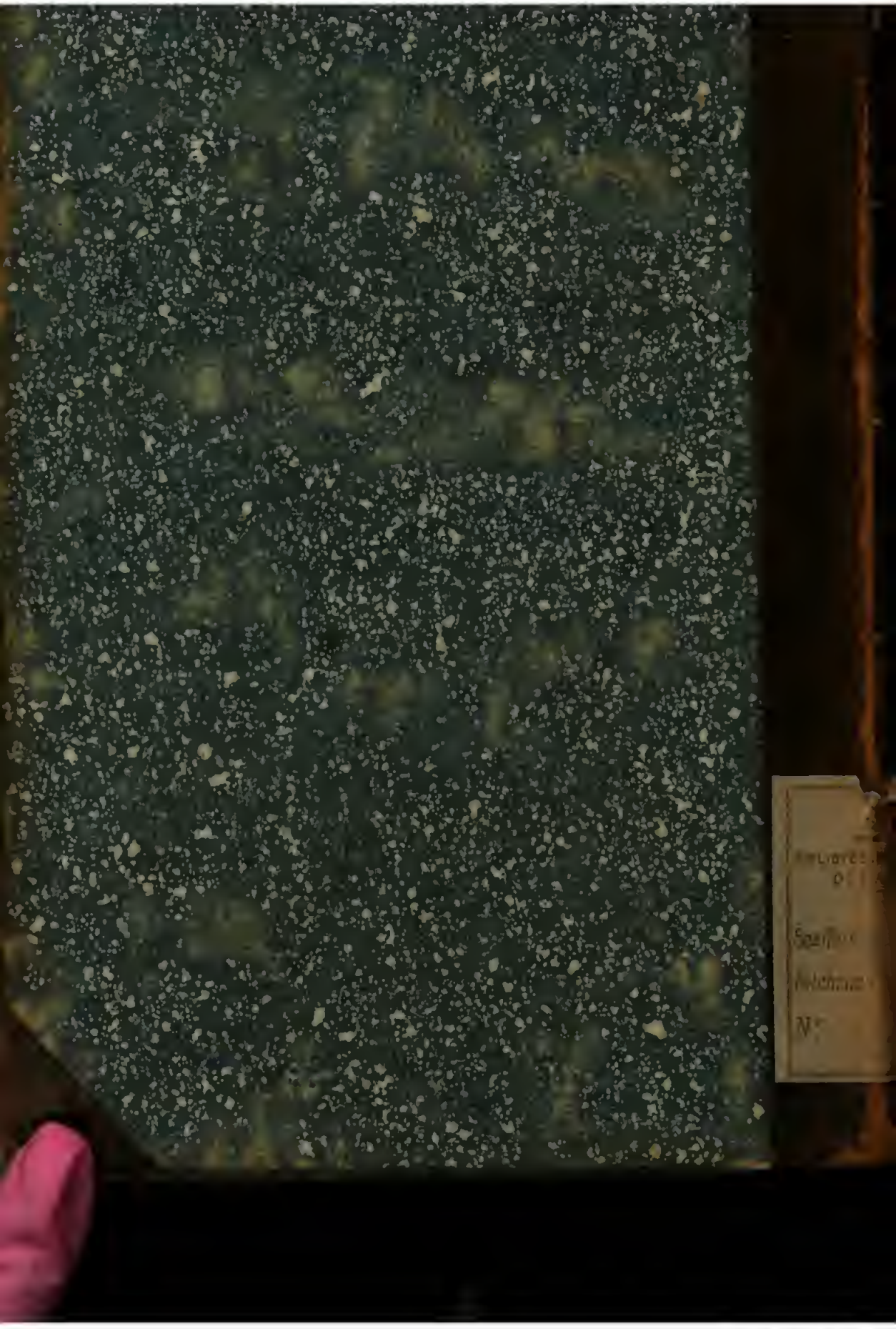
ce dessein possible, pour l'instruction de votre gouvernement. Je prends des mesures pour faire harasser l'ennemi par une poursuite active.

J'attends de vos nouvelles par toutes les occasions possibles, soit par la voie d'Egypte ou celle d'Alep. Je tâcherai aussi de vous instruire de tout ce qui se passera de ce côté de l'Isthme.

P. S. *Jaffa, le* 30 *Mai* 1799. Je vous ai écrit le 16 du courant par la voie d'Alep. Je trouve moyen de vous envoyer un duplicata de ma lettre par les bons offices d'Ismaël, Pacha de Jérusalem, que j'ai eu la satisfaction de joindre ici en poursuivant l'armée battue de Bonaparte qui se retire. — Il a été obligé de lever le siège d'Acre le 20 du courant; connoissant son intention comme je vous l'ai dit ci-dessus, j'ai précédé sa colonne d'avant-garde jusqu'à Gaza, dans sa marche le long du rivage, et je l'ai harassée de manière qu'elle s'est dirigée sur l'intérieur, mais non sans être molestée par les Arabes. L'orgueil du ci-devant conquérant vaincu, ne lui a pas permis de me faire les ouvertures naturelles en faveur des blessés, après avoir rompu toute communication par une lettre insolente qu'il m'écrivit: dans la crainte des conséquences de la défection générale de son armée, il a mené jusqu'ici ces malheureux par terre, et trouvant qu'il était impossible de transporter plus loin les plus mal-traités, il rassembla tous les vaisseaux qu'il put se procurer dans ce fort et les y fit embarquer avec les canons de 12 et de 8, et les obusiers trop lourds pour être conduits par terre au milieu des sables. Ces vaisseaux qui devaient

se rendre à Damiete, furent mis en mer sans eau, sans provisions et sans matelots, ce que j'attribue à la précipitation et au manque d'ordre plutôt qu'à aucune autre cause. Quoiqu'il en soit, les malheureux, qui pouvaient encore se mouvoir, n'hésitèrent point à venir droit à nous, persuadés que nous leur accorderions tous les bons offices de l'humanité; ils ne se trompèrent pas. Nous sommes, par ce moyen, maîtres des pièces de 12 qui avaient ouvert la première brèche; quant à celles de 24 et de 18 qui firent la dernière, elles sont encore éparses avec les morts et les mourans le long de la route d'Acre à Jaffa. Le reste de cette puissante armée se traîne vers les confins de l'Egypte, dans un état tel que, si la grande armée pouvait l'atteindre, elle en ferait une proie facile. — Bonaparte compte rencontrer des renforts venant du grand Caire; mais j'espère avoir préparé de l'occupation à la portion de son armée qu'il y avait laissée; de manière que ce qui pourrait arriver à Suez, ne sera pas formidable pour l'Inde. Veuillez faire passer un duplicata de cette lettre au capitaine Wilson à Judda pour l'information du gouvernement dans l'Inde.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Signé*, W. Sidney Smith.

403.02